

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Les mouvements écoféministes à l'épreuve de leur critique essentialiste

**Une analyse sociologique en Belgique
francophone**

Autrice : Pauline Huillard
Promoteur : Brendan Coolsaet
Lectrice : Pauline Degrave
Année académique 2023-2024
Master en Sociologie à finalité approfondie

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »



Remerciements

La rédaction de ce mémoire n'ayant pas été une tâche facile, je tiens à remercier chaleureusement toutes les personnes ayant joué un rôle dans sa bonne réalisation.

Tout d'abord, j'aimerais remercier mon promoteur, Brendan Coolsaet, pour avoir accepté de m'encadrer dans ce projet, et pour m'avoir épaulé tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Par ailleurs, l'élaboration de ce mémoire n'aurait pas été possible sans la participation et l'investissement riches de toutes les actrices interrogées. Je tiens donc à remercier du fond du cœur Jeanne, Claudine D., Claudine L., Lidia et Mathilde, qui ont toutes chaleureusement accepté de me consacrer leur temps et de répondre à mes questions, en me fournissant de très riches informations au travers de discussions toujours plus passionnantes les unes que les autres. J'espère que ces longues discussions vous auront été autant intéressantes et enrichissantes qu'elles l'ont été pour ce projet.

Je tiens également à exprimer ma plus grande reconnaissance envers Nicolas Grevesse, qui m'a aidée tout au long du processus d'écriture de ce mémoire, par son soutien moral indéfectible, ses longues relectures et ses nombreux conseils. J'espère que cette découverte des écoféminismes, par le biais de ce mémoire, t'aura plu.

Enfin, j'aimerais remercier mes parents pour avoir pris le temps, à de maintes reprises, de me relire et de m'apporter de précieux conseils tant sur le fond que sur la forme, mais également pour avoir accepté de me soutenir durant ce parcours de double master.

Table des matières

Introduction.....	- 1 -
Partie I – Problématisation et méthode	- 4 -
Chapitre 1 – Cadrage théorique et problématisation	- 4 -
1. Définition conceptuelle de l'écoféminisme : un mouvement social entre écologie et féminisme.....	- 4 -
2. Histoire de l'écoféminisme : entre théorie et pratique	- 12 -
3. Les enjeux et caractéristiques du mouvement écoféministe en tant que mouvement social à portée globale.....	- 16 -
4. Les critiques de l'écoféminisme : un mouvement essentialiste ?.....	- 19 -
5. Question de recherche : écoféminismes et essentialisme	- 22 -
Chapitre 2 – Méthodologie	- 23 -
1. Question de recherche et cas d'étude	- 23 -
2. Choix de l'approche : une méthode inductive de théorisation ancrée.....	- 26 -
3. Une récolte de données par entretiens.....	- 30 -
4. Analyse des données : entre phénoménologie et théorisation ancrée.....	- 36 -
5. Retour réflexif sur la méthode	- 40 -
Partie II – Analyses et résultats.....	- 44 -
Chapitre 1 – Présentation des données	- 44 -
1. Des actrices s'intéressant aux enjeux écoféministes	- 44 -
2. Une réponse unanime à la critique.....	- 46 -
Chapitre 2 – Analyse des résultats et discussions.....	- 48 -
1. Une opposition ferme à la critique essentialisante	- 48 -
2. La construction sociale et rationnelle de l'écoféminisme comme essentialiste : d'où vient cette critique ?	- 51 -
3. L'essentialisme : une lecture trop simplificatrice de la philosophie écoféministe.....	- 57 -

4. Une ambition de déconstruction des abstractions : déraciner les cadres de pensée traditionnels	- 65 -
Chapitre 3 – Réflexions, discussions et limites	- 73 -
1. Le rejet pur et simple de la critique ?	- 73 -
2. Une analyse à portée structurelle et intersectionnelle	- 75 -
3. Déconstruire les cadres conceptuels et créer de nouvelles utopies : un mouvement radical ?	- 78 -
Conclusion générale.....	- 80 -
Bibliographie.....	- 83 -
Annexes.....	- 88 -
Annexe 1 : Guide d’entretien initial	- 88 -
Annexe 2 : Tableau des personnes interrogées	- 91 -
Annexe 3 : Cartographie des écoféminismes belges francophones	- 92 -

Introduction

Le mouvement écoféministe qui a émergé dès les années 1970, et ce notamment grâce aux écrits de Françoise d'Eaubonne (1974), et aux mobilisations de femmes, dans le monde entier, en faveur de l'environnement, a l'ambition de mettre en lumière l'oppression croisée de la nature et des femmes par un même système : le capitalisme patriarcal (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Glazebrook, 2002; Merchant, 1980; Warren, 1990, 1994, 2000, 2009). Ce mouvement souligne l'interconnexion des enjeux féministes et écologistes, et plaide pour un renversement du système actuel vers davantage de justice sociale, qui passerait par l'alliance de ces deux mouvements sociaux contre « *les racines entrelacées de la misogynie et de la haine de la nature* » (King, 1989, citée dans Burgart Goutal, 2020, p. 13).

Un élément clé de l'écoféminisme réside donc dans l'établissement d'un lien entre le destin des femmes et celui de la nature. Cependant, cette association fondamentale – en opposition à une autre connexion, celle des hommes et de la culture – mène à de fortes critiques envers le mouvement écoféministe, en ce qu'il promouvrait une vision essentialiste des relations et des identités de genre. En effectuant cette connexion, le mouvement attribuerait une essence aux femmes en tant que femmes, d'où découleraient des caractéristiques de genre prédéterminées et figées (Carlassare, 1994; Gaard, 2011; Gatt, 2021; Thompson, 2006; Witt, 2011). Les débats font donc rage entre ceux qui accusent l'écoféminisme d'essentialisme, et ceux qui défendent une plus grande complexité des idées du mouvement (Carlassare, 1994; Gatt, 2021; Griffin, 1997; Hache, 2016a, 2016b; Luyckx, 2023).

L'objectif de ce mémoire est dès lors de se pencher sur les débats autour de l'essentialisme au sein du mouvement écoféministe, et d'analyser les réactions qu'opposent les acteur·rices écoféministes à

ces critiques. La question de recherche de ce travail est donc la suivante :

Comment les mouvements écoféministes en Belgique francophone répondent-ils aux critiques d'essentialisme prononcées à leur rencontre ?

Afin de répondre à ces questionnements, ce mémoire s'appuie sur une enquête qualitative par théorisation ancrée, qui se focalise sur la Belgique francophone. Cela signifie que la récolte de données, qui s'est effectuée par le biais d'entretiens demi-directifs auprès de membres du monde écoféministe belge, a pour objectif la théorisation concernant la problématique, en effectuant des allers-retours constants entre empirie et concepts, afin d'ancrer les analyses dans les expériences concrètes issues du terrain (Allard et al., 2020; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017).

Après avoir établi une revue de la littérature concernant l'écoféminisme en tant que croisement de l'écologie et du féminisme, en décortiquant les idées et les enjeux mis en valeur par ce mouvement, le débat autour de l'essentialisme est alors présenté, afin d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Par la suite, la méthodologie de recherche y est exposée et détaillée, avant de présenter les résultats obtenus par le biais de la récolte de données. Il est à noter cependant quelques limites liées au recueil de données par entretien dans le cadre de ce mémoire. Afin de contrer les biais potentiels jaillissant de ces choix méthodologiques, les différentes étapes de la théorisation ancrée ont alors été appliquées de la manière la plus rigoureuse possible, dans l'objectif de parvenir à des résultats pertinents et nuancés, qui soient les plus proches possibles de la réalité du terrain.

Concrètement, ce mémoire montre de quelle manière les acteur·rices gravitant autour des écoféminismes belges rejettent d'emblée la critique d'essentialisme faite à l'encontre du mouvement, en la

qualifiant tantôt de « *malhonnête* », tantôt de « *faux débat* ». Pour défendre cet argumentaire, elles insistent alors notamment sur le caractère structurel et fondamentalement intersectionnel de l'écoféminisme. Mais les actrices montrent également que le mouvement, plus que de suivre les cadres conceptuels classiques qui établissent des dichotomies hiérarchiques et oppressives, s'attellent en réalité à revendiquer une déconstruction des catégories de pensée, ainsi qu'une élaboration de nouvelles utopies. L'idée est alors de dépasser les débats classiques autour de l'essentialisme et du constructivisme, ou encore du différencialisme et de l'universalisme, afin de proposer d'autres lunettes pour analyser le monde.

Partie I – Problématisation et méthode

Chapitre 1 – Cadrage théorique et problématisation

1. Définition conceptuelle de l'écoféminisme : un mouvement social entre écologie et féminisme

1.1. *Écologie et féminisme : deux mouvements sociaux en faveur de la justice sociale*

L'émergence des nouveaux mouvements sociaux (NMS) au cours du XX^{ème} siècle a profondément marqué le monde militant en le faisant évoluer, par la montée en puissance d'enjeux socioculturels transversaux et de luttes globales telles que la cause féministe ou la protection de l'environnement (Cohen, 1985; Della Porta & Diani, 1999; Foucault, 1984). C'est donc dans ce contexte que se sont progressivement développés le féminisme et le mouvement écologiste.

D'un côté, le féminisme se décline en diverses vagues de mobilisation, et se focalise dès lors plutôt sur la lutte contre les discriminations et les violences à l'encontre des femmes dans un contexte patriarcal, par le biais de l'acquisition de nouveaux droits et la promotion de la justice sociale. Ce mouvement social, bien qu'il se décline en de multiples courants de pensée (Malinowska, 2020; Tapia, 2019), s'appuie sur la reconnaissance de l'oppression spécifique et systémique des femmes en tant que femmes, qui n'est ni naturelle ni immuable. Si la domination masculine sur les femmes n'est pas nouvelle, le mouvement féministe a pour objectif de mettre en lumière ce phénomène structurel, mais surtout de le combattre afin de parvenir à une égalité réelle (Leffingwell, 2018; Picq, 2002; Rojzman & Surduts, 2006).

De l'autre côté, l'écologie, elle, a pour objectif la protection de la nature. Cependant, si, dans un premier temps, la lutte

environnementale visait un but de promotion de la paix à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, les enjeux ont rapidement évolué vers des idéaux de justice climatique et de réduction des inégalités (Charbonnier, 2022; Ekins, 1993; Godard, 2015; Meadows et al., 1972; Melosi, 1995). Publié en 1972, le rapport Meadows du Club de Rome (intitulé *The Limits to Growth*) est une référence en la matière, en ce qu'il reconnaît le rôle de l'Humanité dans la destruction de l'environnement et de ses ressources, et met en garde face aux inégalités liées à la crise climatique qui s'amorce (Meadows et al., 1972).

Bien que ces deux mouvements aient en commun des revendications globales et la lutte pour la justice sociale, ils étaient à l'origine indépendants. Selon nombre d'auteur·rices (Burgart Goutal, 2020; Gatt, 2021), l'objet de l'écologie politique était alors d'analyser et de traiter exclusivement les crises et déséquilibres climatiques et environnementaux, sans s'intéresser aux questions de la misogynie et de la domination patriarcale. De son côté, le féminisme tendait à se focaliser uniquement sur les injustices et les violences de genre attribuées au patriarcat, sans prendre en compte l'environnement et les crises globales qui y sont liées. Mais c'était sans compter sur le développement d'un nouveau mouvement, au croisement de ces deux luttes, qui offre une vision intersectionnelle de la justice sociale et tente de combler les manquements en adressant les problèmes sociaux et environnementaux de manière plus globale : l'écoféminisme. Ainsi, d'après Karen J. Warren (1990) :

La compréhension des liens intimes [...] entre la domination des femmes et la domination de la nature est indispensable pour le féminisme comme pour l'éthique environnementale (Warren, 1990, citée dans Burgart Goutal, 2020, p. 9)

1.2. *Écoféminisme : une lutte croisée contre la domination patriarcale des femmes et de l'environnement*

C'est donc par le croisement des luttes écologistes et féministes que s'est progressivement développé l'écoféminisme, à partir de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Mais, bien plus qu'un simple ajout de causes écologistes à un mouvement féministe ou inversement, le mouvement écoféministe a pour objet le combat contre l'oppression simultanée des femmes et de la nature par un même système : le capitalisme patriarcal (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Gates, 1996; Gatt, 2021; Larrère, 2015; Mack-Canty, 2004; Merchant, 1980; Somma & Tolleson-Rinehart, 1997; Thompson, 2006; Warren, 1990, 1994, 2000). C'est ce que Jeanne Burgart Goutal (2020) appelle le « *patriarcapitalisme* » (p. 12), qui établit une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent les hommes, en y soumettant à la fois les femmes et la nature.

Si les sociétés modernes sont fondées sur le patriarcat, qui représente un « *état de fait, un état de domination masculine* » (Delphy, 2018, citée dans Calvini-Lefebvre, 2018, p. 1), les écoféministes considèrent que les femmes ont été opprimées depuis la nuit des temps, au même titre que la nature. Selon le mouvement, les hommes auraient alors saisi le pouvoir lorsqu'ils se sont « *emparé du sol, donc de la fertilité (plus tard de l'industrie) et du ventre de la femme (donc de la fécondité)* », en établissant la « *surexploitation de l'une et de l'autre* » (d'Eaubonne, 1974, p. 282; Merchant, 1980). Ainsi, les femmes et la nature ont été contrôlées et manipulées en faveur des hommes (Vance, 1997; Warren, 1994). Pour les auteur·rices écoféministes :

Un principe fondamental de l'écoféminisme est que la domination patriarcale des femmes est parallèle à la domination patriarcale de la nature¹ (Vance, 1997, p. 60)

¹ Traduction personnelle depuis l'anglais : « *a basic tenet of ecofeminism holds that the patriarchal domination of women runs parallel to the patriarchal domination of nature* ».

C'est ainsi que, selon Mary Judith Ress (2010) :

L'oppression des femmes et la destruction de la planète ne sont pas deux phénomènes isolés, mais deux formes de la même violence²(p. 113)

D'après ce mouvement, le féminisme et l'écologie sont donc interconnectés de manière inhérente comme les deux faces d'une même pièce, et doivent donc permettre de combattre de manière parallèle « *les racines entrelacées de la misogynie et de la haine de la nature* » (King, 1989, citée dans Burgart Goutal, 2020, p.13) : l'écoféminisme a pour ambition de lutter conjointement contre les dominations croisées des femmes et de la nature (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Glazebrook, 2002; Goldblum, 2017; Goldblum et al., 2020; Larrère, 2017; Mack-Canty, 2004; Warren, 2000). Et ce, d'autant plus qu'il apparaît, d'après la pensée écoféministe, que l'un ne peut être résolu sans l'autre : les objectifs de justice sociale et d'égalité qu'ils revendiquent ne pourraient être atteints si un de ces combats était favorisé au détriment de l'autre (d'Eaubonne, 1974; Warren, 2009).

Si Françoise d'Eaubonne (1974) nomme cette convergence des luttes l'écoféminisme, Bina Agarwal (2000) parle alors d'« *environnementalisme féministe³* », tandis que Karen Warren et Jim Cheney (1991) évoquent plutôt le « *féminisme écologique⁴* », pour souligner la nécessité d'aborder ces deux objets ensemble.

L'écoféminisme est donc un mouvement intrinsèquement systémique, en ce qu'il met en lumière les interrelations, les entrelacements et les dynamiques complexes entre différents éléments de l'environnement et du monde social – et en particulier

² Traduction personnelle depuis l'espagnol : « *La opresión de la mujer y la destrucción del planeta no son dos fenómenos aislados, sino dos formas de la misma violencia* ».

³ Traduction depuis l'anglais : « *feminist environmentalism* ».

⁴ Traduction depuis l'anglais : « *ecological feminism* ».

entre les oppressions des femmes et de l'environnement, et donc les causes féministe et écologiste (Macy, 2016).

1.3. *Au fondement de la théorie écoféministe : trois liens clés entre femmes et nature*

Ces affirmations se fondent sur trois arguments centraux, que les écoféministes s'approprient de manière différenciée, et qui permettent de témoigner de ses liens intrinsèques entre oppression des femmes et domination de la nature (Burgart Goutal, 2020; Gates, 1996). Ce sont des clés de compréhension du parallèle établi par les écoféministes entre ces deux phénomènes : il s'agit alors ici de se pencher sur les « *connexions, tant historiques qu'empiriques, symboliques que théoriques* » (Warren, 2009, p. 170) qui marquent l'expérience des femmes et de l'environnement.

1.3.1. *Des liens empiriques entre les femmes et l'environnement*

Un premier argument consiste à mettre en avant les liens empiriques entre femmes et nature, dans la mesure où la population féminine est, dans les faits, bien plus touchée par les phénomènes environnementaux. Si ce sont particulièrement les personnes marginalisées qui souffrent du réchauffement climatique et de ses conséquences environnementales, sociales et économiques – c'est-à-dire surtout les populations pauvres, les personnes racisées et les femmes – (Burgart Goutal, 2020; Charbonnier, 2022; Kirk, 1997; Larrère, 2015; Laugier et al., 2015), il est clair que ces dernières sont bien plus touchées que les hommes (Burgart Goutal, 2020; Gaard & Gruen, 1993). Cela se traduit empiriquement dans nombre d'événements. En 1991 au Pakistan, un violent cyclone suivi de dramatiques inondations a décimé le pays, et en particulier la population féminine : 90% des personnes tuées étaient des femmes (Burgart Goutal, 2020). En Inde, où la volonté de développement de monocultures d'eucalyptus à des fins commerciales productivistes mènent à de larges déforestations, ces dernières touchent en réalité

majoritairement les femmes de la région, dont l'activité économique domestique est alors profondément impactée (Warren, 2009). Par ailleurs, aujourd'hui, alors que les femmes sont particulièrement touchées par les catastrophes naturelles et les dégradations environnementales, l'on estime qu'elles représentent 80% des réfugié-es climatiques et 70% des individus vivant en-dessous du seuil de pauvreté dans le monde (Burgart Goutal, 2020; Mas & Tcherkoff, 2022; Osman-Elasha, 2008).

Ces manifestations empiriques sont d'autant plus importantes et révélatrices qu'elles s'auto-entretiennent avec des facteurs sociaux, économiques et culturels structurels. Les femmes connaissent des situations de précarité et de vulnérabilité économique à l'échelle globale, tout en subissant une division genrée du travail et des stéréotypes de genre tellement ancrés qu'ils rendent la situation systémique et difficilement corrigible sans une transformation profonde du système et des rapports sociaux (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Glazebrook, 2002; Hache, 2016a; Lahar, 1991; Warren, 1990).

1.3.2. Des liens systémiques liés au capitalisme patriarcal

Il est également possible de mettre en lumière des liens systémiques qui unissent la situation d'oppression croisée des femmes et de la nature : il s'agit du capitalisme patriarcal – ou *patriarcapitalisme* pour Jeanne Burgart Goutal (2020). Comme énoncé précédemment, le monde social actuel repose sur la domination conjointe des femmes et de l'environnement, qui revêt un caractère structurel. Ce système est omniprésent, agit partout et structure toutes les sphères de la société, du monde économique à la vie culturelle (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Gates, 1996; Gatt, 2021; Merchant, 1980; Warren, 1990, 1994, 2000).

Cependant, si les sociétés humaines n'ont pas toujours été marquées par ce système capitaliste et patriarcal, les relations sociales n'ont,

dès lors, pas toujours été fondées sur la domination des femmes et de la nature : il est donc possible de penser un système alternatif, à condition d'en renverser profondément les fondements (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Glazebrook, 2002; Mack-Canty, 2004).

1.3.3. Des liens symboliques : la dialectique genrée nature/culture

Un dernier argument central dans l'écoféminisme souligne les liens symboliques entre femmes et nature. Le monde occidental a fondé des dynamiques dichotomiques pour organiser et structurer le monde social en opposant à la fois les femmes et les hommes, mais également la nature et la culture. L'antagonisme nature/culture ainsi au fondement des sociétés modernes, lie dès lors le féminisme à l'écologie (King, 1994; Mack-Canty, 2004).

La dialectique nature/culture qui s'est répandue en Occident, et ce, notamment, depuis le développement de la civilisation grecque puis chrétienne, mais aussi, plus tard, par le biais de l'essor des sciences modernes et l'avènement du capitalisme, a imposé une analyse du monde marquée par une dynamique dichotomique, selon laquelle les femmes ont historiquement été reliées à la nature, et les hommes à la culture. S'est donc imposée, d'une part, et par ce que Philippe Descola (2005) a nommé le naturalisme, « *une vision mécaniste et réifiée de la nature* » (Luyckx, 2023, p. 149), couplée, d'autre part, à « *l'instrumentalisation et la dévalorisation analogue des femmes et de leur corps* » (Luyckx, 2023, p. 149). Ainsi, Susan Griffin (1978) met en lumière la naturalisation parallèle de l'environnement et des femmes, ainsi que leur ordonnancement hiérarchique dans un état d'infériorité, par le système patriarcal et capitaliste (Hache, 2016a).

Par conséquent, en établissant une analogie entre fertilité (du sol, de la terre) et fécondité (du corps des femmes), la nature et les femmes ont progressivement été associées, en cela que toutes deux

engendrent, donnent naissance et nourrissent (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Gates, 1996). En effet, alors que les hommes sont plutôt rapprochés à la culture – et à ses caractéristiques associées telles que la raison et l'intellect – les femmes, elles, sont davantage reliées à la nature, aux émotions et à la sensibilité ainsi qu'à la terre (Griffin, 2016; Hache, 2016a; Mack-Canty, 2004). Celles-ci, à l'image de la nature, sont créatrices de vie, et sont marquées par l'image du *care*, du soin, et de l'émotionnel. D'où certaines images symboliques, à travers le monde, comme la figure divine grecque Gaïa, l'allégorie de Mère Nature et de la mère nourricière, ou encore la déesse Pachamama dans la culture inca (Burgart Goutal, 2020).

Ces dualismes omniprésents et essentialisants ont permis de légitimer la séparation entre femmes et hommes, et surtout la domination des hommes sur les femmes, qui, dans leur nature, « *portent et font mûrir la semence masculine*⁵ » (Gaard & Gruen, 1993, p. 237), au même titre que la terre (d'Eaubonne, 1974; Gates, 1996). C'est donc par la dialectique dichotomique entre nature et culture que se fonde l'oppression croisée des femmes et de la nature (Mack-Canty, 2004; Plumwood, 1992). C'est ainsi que, selon Val Plumwood (1992) :

*Les écoféministes considèrent que le dualisme nature/culture et le modèle masculin dominant de l'Humanité conduisent non seulement à l'oppression des femmes, mais aussi à la destruction de la nature, au racisme et à l'inégalité sociale*⁶ (p. 12)

⁵ Traduction personnelle depuis l'anglais : « *gestate and bear the male seed* ».

⁶ Traduction personnelle depuis l'anglais : « *Ecofeminists see the nature/culture dualism and the dominant male model of humanity as leading not only to oppression of women, but also to the destruction of nature and to racism and social inequality* ».

2. Histoire de l'écoféminisme : entre théorie et pratique

2.1. Françoise d'Eaubonne et l'émergence d'une théorie écoféministe

Si la théorie écoféministe et sa pratique concrète se sont développées de manière relativement indépendantes (Burgart Goutal, 2020; Gates, 1996; Gatt, 2021), il est communément affirmé que la notion théorique a été développée en France dans les années 1960-1970 (Gaard & Gruen, 1993), et notamment par le biais de Françoise d'Eaubonne, qui a défini l'écoféminisme dans son ouvrage *Le Féminisme ou la Mort* (1974). Elle caractérise cette idée comme la nécessité, pour les femmes, de se mobiliser et de lancer une révolution écologique (Glazebrook, 2002). Pour elle, l'écoféminisme consiste en le développement d'un « *nouvel humanisme né avec la fin irréversible de la société mâle, et qui ne peut que passer par la solution du problème (ou plutôt de l'extrême péril) écologique* » (d'Eaubonne, 1974, p. 278).

Ainsi, alors que Simone de Beauvoir (1949) avait déjà montré que la logique du patriarcat constituait à la fois les femmes et la nature comme un « *Autre* »⁷ à exploiter et dominer, Françoise d'Eaubonne, elle, va plus loin dans son analyse en y apposant un terme – l'écoféminisme – et en développant une solution : la transformation radicale du système patriarcal et capitaliste, sans quoi le monde ne pourrait survivre. D'après l'autrice, dans la mesure où le système patriarcal apparaît comme une réelle menace pour les êtres humains, il y a la nécessité, pour les femmes, de lancer une révolution écologiste (d'Eaubonne, 1974; Glazebrook, 2002). C'est un véritable pamphlet révolutionnaire qui voit alors le jour en France dans les années 1970, et qui marque la réflexion environnementale et féministe pour les décennies suivantes.

⁷ L'autrice parle alors des femmes comme « *le deuxième sexe* » dans son livre éponyme, dans l'objectif de montrer à quel point nos sociétés occidentales patriarcales sont fondées sur la centralité et l'universalité du masculin, au détriment des femmes, qui ne sont alors vues que comme l'altérité absolue, une « *déviations des hommes* » (Barthe-Deloizy & Hancock, 2005) ou même des « non-hommes » (Devetak, 2005; Fields, 2005; Lamoureux, 2006).

Du côté des États-Unis, si la connexion entre féminisme et écologie a été soulevée dès les années 1970 (Glazebrook, 2002), c'est surtout Carolyn Merchant et son ouvrage *The Death of Nature* (1980) qui fonde réellement l'écoféminisme sur le plan conceptuel et théorique, et en diffuse les idées au sein du monde universitaire (Thompson, 2006). Karen Warren, elle, a ensuite fortement participé, dans les années 1990 et 2000, à la démocratisation du mouvement (Glazebrook, 2002; Warren, 2000).

Le but initial de ce pan académique de l'écoféminisme était alors d'établir une connexion théorique et empirique entre le féminisme et l'écologie, tout en démontrant l'inadéquation mutuelle des théories traditionnelles de ces deux mouvements (Gaard & Gruen, 1993).

Ce courant politico-militant, lourdement critiqué, est en revanche tombé dans une certaine désuétude environ deux décennies durant, avant d'être réhabilité par les écrits d'Émilie Hache (2016a) et de Jeanne Burgart Goutal (2020) notamment. Ces autrices, qui ont fait un travail de clarification des idées écoféministes, ont donc permis d'en démystifier et revisibiliser la philosophie.

2.2. La naissance de l'écoféminisme dans la sphère activiste et militante

La naissance conceptuelle de l'écoféminisme ne suffit cependant pas à lui faire prendre une ampleur suffisante pour impacter de façon durable le monde social : c'est surtout le développement pratique de ses idées au sein de multiples mouvements sociaux à travers le monde, qui parvient à le diffuser. C'est donc dans un contexte de sensibilisation croissante aux enjeux de la crise environnementale, ainsi que de mobilisations de femmes, que les enjeux spécifiques à l'écoféminisme ont pris forme. Et ce, surtout aux États-Unis et en Inde, où des activistes ont mené les revendications en leur attribuant des figures emblématiques, comme ce fut le cas de l'américaine Starhawk, de l'indienne Vandana Shiva, ou de l'allemande Maria

Mies, pour ne citer qu'elles (Hache, 2016a). Et c'est d'abord sans réelle conscience de l'écoféminisme en tant que concept théorique et académique, que le mouvement s'est lancé : diverses actions de femmes pour la paix et l'avenir de la planète ont pris place, sans qu'elles ne se revendiquent comme écoféministes. Ce n'est que plus tard que le lien entre recherches académiques et activisme s'est tissé : l'écoféminisme et l'interrelation des enjeux écologistes et féministes se sont d'abord développés dans l'empirie et l'activisme militant (Hache, 2016a).

À l'ère de la course à l'armement liée à la guerre froide, de la militarisation croissante, ainsi que du développement de l'énergie (et de l'arme) nucléaire, de nombreux mouvements de paix dirigés par des femmes remettent en question la destruction écologique que cela implique, et la culture de violence latente que met en avant la « masculinité militarisée⁸ » (Kirk, 1997, p. 3). Les femmes ont alors été des pionnières de la lutte contre le développement du nucléaire et de ses impacts sur la paix, l'environnement et les générations futures (Gates, 1996).

Les États-Unis sont d'ailleurs souvent cités comme le berceau de l'activisme écoféministe, dans la mesure où nombre de mobilisations particulièrement marquantes et fondatrices du mouvement y ont eu lieu, et ce, dès les années 1980. C'est le cas notamment de la Women's Pentagon Action, qui a débuté en novembre 1980. Plusieurs milliers de femmes y ont alors manifesté pour la paix, et dans une perspective antimilitariste, antinucléaire, antiraciste, pacifiste, écologiste et féministe. Après avoir élaboré une Déclaration d'Unité (dite *Unity Statement*) établissant des liens entre femmes et nature, les activistes de la Women's Pentagon Action ont mis en place des modes d'expression novateurs, et ce notamment par l'expression de leurs émotions, et la réappropriation de l'identité féminine socialement construite (Burgart Goutal, 2020; Hache, 2016a; King,

⁸ Traduction personnelle de l'anglais : « *militarized masculinity* ».

2016). Concrètement, ces femmes ont érigé des pierres tombales en l'honneur de femmes décédées des suites des dynamiques guerrières et productivistes qui caractérisent les sociétés occidentales. Puis, à l'aide de grandes poupées de plusieurs mètres de haut, elles ont exprimé le deuil, la colère, l'*empowerment* et le défi, avant de tisser des toiles de fil de laine sur les portes du Pentagone pour symboliser le « *web of life* » et les interconnexions (Hache, 2016a).

Mais nous pouvons également noter le développement d'autres mobilisations marquantes de femmes pour la paix et l'écologie, telles que le campement antinucléaire de Greenham Common (de 1981 à 2000), ou encore les mouvements lancés par l'activiste Starhawk contre le site nucléaire de Diablo Canyon en 1981, ou encore à l'encontre du sommet de l'OMC à Seattle en 1999 et du G8 à Gênes en 2001 (Burgart Goutal, 2020; Gaard, 2011). Parallèlement à ces mobilisations, de nombreuses organisations de femmes se sont alors créées à travers le monde pour lutter contre les désastres écologiques (Gatt, 2021).

2.3. *Le mouvement et les organisations écoféministes aujourd'hui*

De nos jours, si les femmes représentent la majorité des activistes pour la justice environnementale (Burgart Goutal, 2020; Kirk, 1997), de nombreuses organisations se réclamant officiellement de l'écoféminisme ont vu le jour et s'expriment sur la scène politique (Merchant, 1992; Somma & Tolleson-Rinehart, 1997).

Le mouvement écoféministe est par ailleurs devenu multidimensionnel, et est caractérisé par une constellation de revendications, de modes d'expression et de justifications idéologiques (Burgart Goutal, 2020; Diamond & Orenstein, 1990; Mack-Canty, 2004).

3. Les enjeux et caractéristiques du mouvement écoféministe en tant que mouvement social à portée globale

3.1. La revendication d'une transformation radicale du système

Dans la mesure où l'oppression des femmes et la domination de la nature sont des phénomènes systémiques qui ont imprégné profondément les sociétés modernes, il est impossible, d'après le mouvement écoféministe, d'y mettre fin sans une transformation radicale du mode de fonctionnement social (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Glazebrook, 2002; Mack-Canty, 2004). Ainsi, si « *aucun des problèmes générés par la logique de domination patriarcale ne sera résolu de manière isolée*⁹ » (Glazebrook, 2002, p. 16), cette lutte croisée nécessite même un renversement total du système, qui ne peut se réaliser que par une pensée et une action collectives (Bienaimé, 2019; Mack-Canty, 2004; Macy, 2016).

C'est en montrant que les systèmes patriarcal et capitaliste fondés sur des dichotomies oppressives ne sont pas viables, et nuisent profondément aux humains comme aux non-humains, que les écoféministes tentent alors de refonder un système qui se base sur les interconnexions qui marquent l'ensemble des écosystèmes au sens large (Charbonnier, 2022; Glazebrook, 2002; Hache, 2016a). C'est ainsi que, selon Stephanie Lahar (1991) :

Les objectifs politiques écoféministes incluent la déconstruction des systèmes socio-économiques et politiques oppressifs, et la reconstruction de formes sociales et politiques plus viables. [...] [Cette] théorie préconise une politique combinée de résistance et de projets créatifs¹⁰ (p. 42-43)

⁹ Traduction personnelle de l'anglais depuis : « *none of the problems generated by patriarchy's logic of domination will be solved in isolation* ».

¹⁰ Traduction personnelle de l'anglais depuis : « *Ecofeminism's political goals include the deconstruction of oppressive social, economic and political systems and the reconstruction of more viable social and political forms. [...] [This] theory advocates a combined politics of resistance and creative projects* ».

Il y a, dans le mouvement, une véritable volonté de combat global où « *la seule mutation qui puisse donc sauver le monde aujourd'hui est celle du 'grand renversement' du pouvoir mâle* » (d'Eaubonne, 1974, p. 282-283). L'issue y est la création d'un autre monde, marqué par une société égalitaire et fondée sur le respect de l'environnement ainsi que de tous les êtres humains (Burgart Goutal, 2020; d'Eaubonne, 1974; Glazebrook, 2002; Hache, 2016a; Warren, 1990).

3.2. *Reclaim : la réappropriation de la dialectique nature/culture*

Un des enjeux majeurs de l'écoféminisme réside dans le concept du *reclaim*, qui peut se traduire par la réappropriation. Si ce terme était précédemment utilisé par les écologistes pour parler d'assainissement d'un environnement ou de défrichage, il a été repris directement par les écoféministes, qui l'ont alors adapté à leurs combats spécifiques. Il s'agit, dès lors, de se réapproprier à la fois la nature, et ce qui a été sociologiquement construit comme associé aux femmes en opposition aux hommes, et ce notamment en ce qui concerne la féminité, la reproduction et le *care*.

L'idée est que les écoféministes décident de ne pas rejeter cette relation entre femmes et nature, mais plutôt de l'accepter et de se la réapproprier comme la leur (Bienaimé, 2019; Hache, 2016a, 2016b; Macy, 2016).

3.3. *Des modes d'expression alternatifs et novateurs*

À la fois l'objectif ultime de renversement du système, ainsi que la logique de *reclaim* génèrent, au sein du mouvement écoféministe, des modes d'action et d'expression politiques novateurs, qui vont à l'encontre des répertoires classiques de l'action collective.

Dans la mesure où la culture politique traditionnelle, marquée par le patriarcat et le capitalisme, est celle qui génère violence et domination croisée des femmes et de l'environnement, les écoféministes veulent s'émanciper totalement de ce système, en

développant des modes d'actions fondamentalement différents. C'est alors une véritable opposition à la sphère politique classique que les écoféministes souhaitent mettre en avant :

Un aspect important de ce mouvement est son opposition à la bureaucratie, à la gesticulation politique pontificale, à la rigidité et au manque d'imagination du monde des hommes en cravate et en uniforme (King, 2016, p. 106)

L'idée est alors de se mobiliser autrement, sans leader, de manière plus souple, plus horizontale et plus créative (Hache, 2016a, 2016b; King, 2016). Et cela va également de pair avec la logique de *reclaim* : les écoféministes s'y réapproprient leurs corps et les valeurs socialement rattachées aux femmes, comme l'expression des émotions, la sensibilité et l'esthétisme (Hache, 2016a).

Le mouvement écoféministe est donc marqué par des formes d'actions collectives spécifiques, qui passent par des blocages et conférences, mais également par des danses, des rituels, des expressions artistiques, des poèmes ou des chants (Hache, 2016a; King, 2016). La Women's Pentagon Action, qui a mobilisé des femmes autour d'un blocage du Pentagone, a notamment été marquée par la mise en scène de marionnettes géantes symbolisant les émotions ressenties face aux désastres écologiques et à la militarisation croissante : entre deuil, colère, *empowerment* et défi, l'idée était ici d'exposer leurs sentiments, par le biais de l'art. Mais ces mobilisations ont aussi vu la production de poèmes et de chants, ou encore l'utilisation de symboles forts par le biais de l'esthétisme, et ce notamment par le tissage de rubans et de fils de laine sur les grillages du Pentagone, symbolisant les liens entre différentes problématiques, comme la pauvreté, la guerre, les dégradations écologiques et l'oppression des femmes (Burgart Goutal, 2020; Hache, 2016a; King, 2016).

4. Les critiques de l'écoféminisme : un mouvement essentialiste ?

L'écoféminisme, après avoir longtemps été ignoré au profit d'autres mobilisations politiques, a fait l'objet de multiples critiques. D'abord vu comme un mouvement « *attrape-tout* », trop multifacette et hétérogène (Luyckx, 2023), ses idées ont également été qualifiées d'essentialistes, ce qui peut être attribué à la réticence de rapprocher, sous certains angles, les femmes et la nature.

4.1. Une critique du mouvement écoféministe : l'essentialisme

Alors qu'il est progressivement devenu un objet de recherche académique, ses dynamiques alternatives et novatrices (et notamment en termes de modes d'actions et d'articulation des idées) ont été remises en cause (Hache, 2016b). Aujourd'hui, une critique (à la fois interne et externe au mouvement) subsiste, et questionne ses fondements mêmes : l'écoféminisme est accusé d'essentialisme, en associant de manière conceptuelle les femmes et la nature. Cela a mené, d'après Émilie Hache (2016a), à ce qu'on pourrait appeler une « *chasse aux sorcières essentialistes* » (p. 29), où la prétendue tendance à la naturalisation des femmes au sein de l'écoféminisme a été profondément contestée. D'après Charlotte Luyckx (2023), « *l'écoféminisme a été rejeté au nom d'une assimilation différentialiste aliénante présumée des femmes vis-à-vis de la nature* » (p. 143). Un débat fondamental a dès lors rapidement émergé, qui correspond à une tension conceptuelle entre essentialisme et constructivisme, au sein même du développement de la théorie écoféministe (Burgart Goutal, 2020; Hache, 2016a; Luyckx, 2023).

4.2. Une tension entre essentialisme et constructivisme

Le féminisme, lorsqu'il s'est attaqué au genre et aux normes socialement attribuées qui en découlent, a profondément remis en cause des visions essentialistes, qui clamaient l'existence d'une essence féminine – et, en opposition, d'une essence masculine – au

profit d'une conception constructiviste, prônant l'idée d'une identité sociale complexe et variable pour les individus (Carlassare, 1994; Hache, 2016a).

Le mouvement féministe a, par conséquent, largement critiqué l'idée que les membres d'une même catégorie d'individus partageraient des qualités et caractéristiques fondamentales communes qui les définiraient. On parle d'essentialisme, qui affirme que les humain-es possèderaient des caractéristiques naturelles et immuables, fondées sur des facteurs biologiques enracinés (Skewes et al., 2018; Witt, 2011). L'essentialisme de genre considère dès lors les femmes et les hommes comme ayant des caractéristiques distinctes et immanentes. C'est de cette manière que John Gray (1994) analysait les hommes et les femmes comme issu-es de deux mondes totalement opposés, et leur attribuait une essence intrinsèquement différente, en fondant principalement cette distinction sur la biologie : il opposait les femmes et les hommes comme les unes venant de Vénus, et les autres de Mars. En cela, une vision essentialiste du genre rejette une construction sociale de l'identité de genre : les normes genrées seraient associées à une nature féminine ou masculine qui déterminerait certains traits de personnalité, ainsi que la place de chacun-e au sein de la société. Ainsi, alors que les femmes ont souvent été associées, dans les sociétés occidentales à l'émotion et à la sensibilité, ainsi qu'à la nature (et la terre), la maternité et à la reproduction, les hommes, eux, sont plutôt liés à la raison, l'intellect, le pouvoir et la culture, ainsi qu'au ciel (Burgart Goutal, 2020; Griffin, 1997, 2016; Moore, 1994; Plumwood, 1991, 1992; Rivoal, 2017). Le lien entre femmes et nature, ainsi qu'entre hommes et culture est donc clair au sein des sociétés occidentales (Burgart Goutal, 2020; Carlassare, 1994; Hache, 2016a, 2016b; King, 2016).

Mais, il est important de noter que le différencialisme et l'essentialisme, en identifiant des caractéristiques communes selon l'appartenance de genre, tendent à uniformiser les catégories de

genre en niant les différences internes, ce qui participe au renforcement des mécanismes oppressifs (Luyckx, 2023).

4.3. *Le débat écoféministe autour de l'essentialisme*

L'écoféminisme se fondant sur l'interconnexion entre le destin des femmes et celui de la nature pour construire son raisonnement et appeler à une lutte croisée contre l'oppression des femmes et de l'environnement, le mouvement subit alors régulièrement des critiques d'essentialisme. Pour certain·es, associer femmes et nature au sein de combat écoféministe revient à aller à contresens du mouvement féministe qui tente de remettre en cause l'essentialisme du genre et de ses normes (Gatt, 2021; Hache, 2016b). L'on remet donc largement en question une conception assez traditionnelle des femmes qui place la maternité, la reproduction, la mobilisation du corps et des émotions, mais aussi la question du *care* et de la spiritualité au centre¹¹, dans la mesure où cette vision pourrait renforcer les stéréotypes de genre et les violences qui en découlent (Glazebrook, 2002; Luyckx, 2023; Thompson, 2006). Notamment, nombre de textes écoféministes insistent sur l'essence intrinsèque des femmes, tout comme de la nature, à enfanter et à permettre la reproduction (d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993), ce qui peut être remis en question.

Cependant, les débats font rage sur cette problématique de l'essentialisme au sein de l'écoféminisme, dans la mesure où nombre d'écoféministes s'y opposent, en déclarant que la problématique est plus complexe que cela : iels rejettent alors cette critique en montrant qu'elle relèverait davantage d'une mauvaise lecture de la théorie du mouvement, que d'un réel défaut dans son fondement (Carlassare, 1994; Gaard, 2011; Gatt, 2021; Griffin, 1997; Hache, 2016a; Luyckx,

¹¹ En anglais, Tricia Glazebrook (2002) parle d'une conception des femmes comme des « *nurturers and caretakers* » (p. 20), c'est-à-dire comme celles qui auraient pour mission de prendre soin des autres, mais également de les élever et de les éduquer.

2023; Salleh, 2016). D'après Émilie Hache (2016a) notamment, la logique du *reclaim* prend le contre-pied des dichotomies patriarcales femme/homme et nature/culture ainsi que des normes de genre, en se les réappropriant, et en tentant de refonder les cadres conceptuels de compréhension du monde (Luyckx, 2023).

5. Question de recherche : écoféminismes et essentialisme

Quoiqu'il en soit et bien qu'elle fasse débat autour de l'écoféminisme, cette critique d'essentialisme existe et persiste. Et ce, à la fois au sein même du mouvement, c'est-à-dire entre les écoféministes elleux-mêmes, et depuis un point de vue extérieur, c'est-à-dire à l'initiative de personnes ne se déclarant pas écoféministes (Luyckx, 2023).

Dans la mesure où ce genre de critiques portant sur les fondements mêmes de l'idéologie peuvent poser des questions de légitimité du mouvement, et immobiliser l'agir d'une certaine façon, la réaction des acteur·rices du mouvement apparaît comme un enjeu essentiel. Par conséquent, l'objectif de cette recherche est de tenter d'analyser ce débat complexe autour de la question de l'essentialisme dans le mouvement écoféministe, et d'étudier de quelle manière les acteur·rices du monde écoféministe adressent cette critique, que ce soit, par exemple, en démontrant que celle-ci n'a pas lieu d'être, ou bien en adoptant volontairement une posture essentialiste dans l'élaboration de leurs idées et de leurs modes d'action.

Chapitre 2 – Méthodologie

1. Question de recherche et cas d'étude

1.1. Question de recherche

Les critiques à l'encontre de l'écoféminisme soulèvent des questionnements fondamentaux quant à la légitimité du mouvement dans le spectre féministe, ainsi qu'à son fonctionnement et ses justifications théoriques et conceptuelles. L'enjeu de ce travail de recherche est alors de se pencher sur les réponses qu'apportent les acteur·rices aux critiques d'essentialisme qui sont établies. Comme énoncé précédemment, la question de recherche de ce mémoire est donc la suivante :

Comment les mouvements écoféministes en Belgique francophone répondent-ils aux critiques d'essentialisme prononcées à leur rencontre ?

En s'intéressant aux arguments théoriques qu'apportent les acteur·rices du mouvement écoféministe, l'idée est de tenter de comprendre les réactions, tant conceptuelles que de l'ordre de l'activisme, qui sont choisies pour répondre aux critiques.

Dans l'optique de récolter des données quant aux expériences concrètes des écoféministes, et dans la mesure où ce débat s'avère assez complexe, une recherche qualitative est donc la démarche la plus adaptée à l'objet de cette étude. Celle-ci, en permettant l'explicitation et la théorisation des récits des personnes interrogées, donne donc accès à une compréhension approfondie des expériences et des phénomènes par la mise en lumière de la construction du sens et des représentations (Mucchielli, 2009; Paillé, 2017; Paillé & Mucchielli, 2021), ce qui apparaît comme central au sein de ce travail de recherche.

1.2. Choix du cas d'étude : délimitation spatio-temporelle de l'analyse

Ce travail de recherche a donc pour ambition de s'intéresser aux activistes et auteur·rices écoféministes en Belgique francophone, et s'appuie sur une analyse réalisée au cours des années 2023 et 2024. La sélection de ce cadre spatio-temporel a alors pour but d'assurer une méthodologie robuste et des conclusions significatives, en suivant des critères de faisabilité, de pertinence et d'applicabilité de la recherche.

Choisir une période temporelle récente a pour objectif de capturer l'état actuel des discours et des actions qui indiquent les réactions des acteur·rices des mouvements écoféministes aux critiques d'essentialisme. Cela permet alors d'offrir une vision contemporaine de ces réponses, sans se soucier de leurs évolutions passées ou futures. En se focalisant sur cette temporalité spécifique, l'idée est alors de garantir une base solide dans le but d'obtenir une analyse appliquée, sérieuse et réfléchie des dynamiques actuelles.

Par ailleurs, la délimitation spatiale et géographique à la Belgique francophone s'explique par la recherche de précision et de fiabilité quant aux résultats de la recherche. Les mouvements écoféministes étant déjà particulièrement pluriels et multiples, l'idée est ici de se focaliser seulement sur une région historiquement, culturellement, sociologiquement et politiquement homogène, dans l'objectif d'éviter de complexifier davantage l'analyse. En restreignant l'étude à cette délimitation spatiale, cela permet dès lors d'éviter, au sein d'une sphère géographique plus grande, l'irruption d'obstacles potentiels liés à des diversités contextuelles, qui pourraient biaiser les analyses produites. Cette focalisation, bien qu'elle puisse être remise en cause, permet donc une étude plus approfondie et complète de la situation, ainsi qu'une meilleure faisabilité dans le cadre d'un mémoire de master.

La délimitation spatio-temporelle de ce cas d'étude offre donc un équilibre entre la nécessité d'une analyse scientifique solide, à la fois complète et approfondie, et la gestion de contraintes (en temps et en ressources) d'un mémoire. Cette recherche a donc pour but la production d'une analyse à la fois précise, fiable et représentative de la situation, afin de permettre une meilleure compréhension des dynamiques en place dans le monde militant et académique écoféministe belge.

1.3. Intérêt de la recherche

Cette recherche portant sur la manière dont les mouvements écoféministes belges francophones répondent aux critiques d'essentialisme revêt un certain intérêt concernant la faible littérature scientifique sur le sujet. Elle constitue dès lors une contribution intéressante afin d'éclairer les dynamiques complexes entre les acteur·rices du mouvement et les critiques à leur rencontre.

Dans la mesure où le sujet de l'essentialisme au sein de l'écoféminisme est complexe et clivant, les postures de chacun·e ne sont souvent pas très claires, et méritent davantage d'éclaircissements : cette étude propose alors un meilleur discernement des enjeux, qui s'avère important à la fois pour le monde académique et pour la sphère activiste du mouvement.

Par ailleurs, si nombre de productions théoriques et conceptuelles existent autour de la question de savoir si les mouvements écoféministes sont essentialistes ou non, il est important de noter le manque de données pratiques relatives à la façon selon laquelle les acteur·rices écoféministes les appréhendent, sur le terrain. Explorer les expériences concrètes des écoféministes offre dès lors une perspective primordiale concernant l'intégration des considérations critiques théoriques dans leur action : cela permet donc de mieux saisir les stratégies choisies dans le but de concilier les objectifs du mouvement, tout en répondant aux critiques prononcées à leur

encontre. La dimension d’ancrage empirique et pratique de cette étude revêt donc un intérêt tout particulier en ce qu’elle permet de combler certaines lacunes de compréhension des enjeux écoféministes.

Ainsi, en menant à une meilleure appréhension des dynamiques complexes qui entourent l’écoféminisme, cette étude a pour ambition d’enrichir les débats, en s’intéressant aux réalités vécues sur le terrain : en déplaçant l’analyse de l’essentialisme dans l’écoféminisme d’un axe purement théorique vers un examen davantage pratique des dynamiques, l’idée est donc d’offrir une compréhension plus complète des mouvements écoféministes belges. Les résultats de cette étude pourraient alors alimenter, à l’avenir, les réflexions sur les prises de décisions et les actions au sein de ces mouvements.

2. Choix de l’approche : une méthode inductive de théorisation ancrée

2.1. Le choix de l’approche inductive

Pour réaliser cette recherche, un choix a été opéré, qui consiste à se pencher sur une approche inductive afin de conduire l’analyse. L’idée est de fonder cette étude sur une récolte de données qui pourra mener à une théorisation, à l’inverse du modèle hypothético-déductif, qui consiste à vérifier une théorie par le biais de la recherche. Ainsi, en partant d’observations concrètes, l’ambition de l’induction est alors de pouvoir développer des théories et tirer des conclusions potentiellement généralisables et pouvant subir une inférence : on part dès lors des données brutes et concrètes (issues d’observations et d’entretiens) pour arriver, par le biais de l’analyse des données, à une théorisation des concepts et des observations (Paillé, 2017). Pour Jacques P. Beaugrand (1988), l’induction consiste alors à « laisser les faits suggérer les variables importantes, les lois, et, éventuellement, les théories unificatrices » (p. 8). En étudiant et en comparant de manière systématique les données concrètes récoltées sur le terrain,

l'on pourra alors produire des explications théoriques concernant le phénomène étudié (Allard et al., 2020; Paillé, 2017; Paillé & Mucchielli, 2021).

Une recherche qualitative de terrain, qui se focalise donc sur les expériences et les ressentis des acteur·rices écoféministes étant assez inadaptée à un modèle hypothético-déductif (Paillé, 2017), une approche inductive semble être le meilleur moyen de tirer des conclusions valides et pertinentes concernant la question de recherche. Et ce, d'autant plus que la littérature sur le sujet de l'essentialisme de l'écoféminisme est faible, et notamment concernant les réactions aux critiques adressées au mouvement. L'induction apparaît alors comme la meilleure méthode de récolte et d'analyse des données.

2.2. La théorisation ancrée comme mode de conceptualisation des données

Plus spécifiquement, cette analyse inductive se fonde sur une méthode particulière : la théorisation ancrée. Si cette dernière s'avère être une adaptation de la *grounded theory*, identifiée dans les années 1960 par Barney Glaser et Anselm Strauss, elle en a tiré des bases communes, dans la mesure où elle représente une méthode d'analyse fondée sur la conceptualisation des observations, profondément inscrite dans les données empiriques (Allard et al., 2020; Lejeune, 2019; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). D'après Pierre Paillé (2017), la théorisation ancrée correspond alors à :

Une démarche de conceptualisation avancée des phénomènes étudiés qui procède par un solide ancrage de l'analyse dans les données empiriques issues de l'enquête et qui porte sur l'action ou l'expérience des personnes et non sur la forme de leur discours (p. 63-64)

En conceptualisant et en mettant en relation de manière progressive les données empiriques obtenues lors de la récolte qualitative, cette méthode permet dès lors de tendre vers la théorisation des

phénomènes étudiés. L'idée est alors, non pas de produire des théories en tant que telles, mais plutôt d'atteindre une compréhension nouvelle des situations analysées, en contexte (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994)

Par ailleurs, il y a une réelle nécessité, dans la théorisation ancrée, d'inscrire solidement les processus de conceptualisation et de théorisation au sein des données empiriques, dans l'objectif de rester le plus fidèle possible aux observations et informations obtenues, et donc à la réalité du terrain. Il s'agit, par-là, de favoriser la validité des conclusions avancées par l'analyse. Les résultats de la théorisation doivent donc surgir des données empiriques : l'analyse doit être réellement enracinée dans celle-ci (Allard et al., 2020; Méliani, 2013; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). Par ce biais, l'objectif visé est alors une grande validité de la théorisation qui ressort de l'analyse (Mucchielli, 2009).

En outre, un élément fondamental de la théorisation ancrée réside dans le caractère continu de l'analyse : la récolte de données et leur analyse sont en réalité simultanées. Ainsi, si certaines méthodes demandent une démarche séquencée en séparant la période de récolte des informations de leur analyse, la théorisation ancrée, elle, repose sur une alimentation mutuelle de l'empirie et des concepts qui en découlent. Ces deux étapes se réalisent alors en parallèle, et se nourrissent mutuellement, par une comparaison continue entre la production de la théorisation, et le recueil des données issues de la réalité empirique : au fur et à mesure des analyses des entretiens et observations, de nouveaux questionnements peuvent dès lors surgir, orientant la poursuite de la recherche et de la récolte de données (Allard et al., 2020; Intissar & Rabeb, 2015; Lejeune, 2019; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994; Paillé & Mucchielli, 2021).

De cette manière, la logique itérative de l'étude, par le biais d'allers-retours entre données et théories permet une meilleure compréhension de la complexité des phénomènes étudiés (Méliani,

2013), via un profond enracinement empirique et un bon affinement théorique (Mucchielli, 2009). Par-là, la validité et la pertinence des analyses sont assurées : les conclusions en ressortent donc mieux généralisables (Allard et al., 2020). Cela est d'autant plus pertinent que l'écoféminisme est un thème particulièrement complexe, avec des notions conceptuelles singulières qui nécessitent une grande précision dans les termes et les analyses, afin de ne pas tomber dans des contresens. Construire la récolte et l'étude des données par phases a donc été un réel apport, qui a permis des analyses plus riches, et a limité les conclusions hasardeuses liées à de mauvaises compréhensions des enjeux.

La théorisation des informations, mais également les modes de récolte sont donc en constante évolution, et sont sujets à nombre de nouveaux questionnements au fil des recherches. La théorisation ancrée s'appuie dès lors sur l'échantillonnage théorique, défini par Alex Mucchielli (2009) comme une « *stratégie de développement et de consolidation d'une théorisation par un choix judicieux de nouvelles observations à effectuer en cours de recherche* » (p. 69). Cela implique donc que, parce que l'empirie et la théorisation s'alimentent mutuellement tout au long de la recherche, la récolte des données peut évoluer du début à la fin de l'étude (Allard et al., 2020; Lejeune, 2019; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994). Les guides d'entretien et d'observation, tout comme la sélection des personnes à interroger sont alors sujettes à modification dans une optique d'affinement des théorisations en fonction des données recueillies. Dans la mesure où les analyses permettent de réorienter la récolte de données, l'on navigue donc constamment entre empirie et conceptualisation pour tenter d'expliquer et de comprendre le mieux possible les phénomènes étudiés. Dans le contexte de l'écoféminisme, cette dynamique évolutive a donc représenté un avantage considérable vers une théorisation pertinente et fiable, permettant d'éviter les écueils.

Cette méthode de récolte et de traitement des données nécessite une attitude de neutralité en tant que chercheuse, dans la mesure où aucune interprétation personnelle ne doit faire obstacle à la solidité de l'analyse et de la théorisation. Durant les périodes d'entretien et d'examen des données récoltées, cette méthode implique dès lors une prise de recul vis-à-vis de l'objet et des connaissances le concernant, dans le but d'une plus grande validité des résultats (Allard et al., 2020).

Face à la faiblesse de la littérature existante concernant les réactions concrètes des écoféministes aux critiques d'essentialisme, le choix d'une méthode de théorisation ancrée offre des perspectives intéressantes en termes de flexibilité et d'ouverture à de nouveaux concepts. En ancrant les analyses dans les données empiriques récoltées, ce mode de traitement des informations propose donc des perspectives intéressantes vis-à-vis de ce terrain de recherche encore peu exploré.

3. Une récolte de données par entretiens

Dans le cadre de ce travail de recherche, la récolte de données s'est effectuée par le biais d'entretiens semi-directifs réalisés auprès d'acteur·rices du monde écoféministe, c'est-à-dire d'activistes ou d'académiques travaillant sur ce sujet. Cela a impliqué l'établissement d'un guide d'entretien, ainsi que la sélection d'individus à interroger. Cependant, dans la mesure où la théorisation ancrée est marquée par l'échantillonnage théorique, ce guide et les questionnements qu'il met en lumière ont été sujets à modifications au fil de la recherche, tout comme le choix des personnes à interroger n'est pas resté fixe, mais a plutôt fait l'objet de (ré)orientations au fur et à mesure de la conduite de cette étude. Le guide et la sélection des participant·es se sont donc fondés dans un premier temps sur la problématisation et les perspectives générales de la question de recherche, avant d'évoluer au gré de la génération de catégories au cours de l'analyse (Mucchielli, 2009).

3.1. La conduite d'entretiens semi-directifs

D'après Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2021), si l'enquête qualitative de terrain « implique un contact personnel avec les sujets de la recherche, principalement par des entretiens et par l'observation des pratiques dans les milieux mêmes où évoluent les acteurs » (p. 15), l'idée de cette recherche a été de se focaliser sur une récolte de données par entretiens, dans l'objectif de se pencher sur les expériences vécues des personnes interrogées. L'idée a alors été de saisir le sens et la complexité des phénomènes, tels qu'ils sont perçus par les personnes interrogées elles-mêmes en tant qu'actrices de terrain, et ainsi d'accéder à leur expérience subjective et concrète (Imbert, 2010; Paillé, 2017; Paillé & Mucchielli, 2021).

Dans cette optique, le choix de réaliser des entretiens semi-directifs est apparu pertinent, dans la mesure où ce mode d'accès à l'information passe par le dialogue, la conversation entre chercheur·euse et interviewé·e, et qu'il laisse ainsi de l'espace pour l'expression libre des ressentis des acteur·rices. Bien que guidée par des questions prédéterminées (modélisées par le guide d'entretien) qui oriente les discussions, cette forme d'entretien favorise tout de même une certaine liberté à l'expression des personnes interrogées, favorisée par l'écoute attentive et soutenue du chercheur·euse (Combessie, 2007; Imbert, 2010).

La tenue d'entretiens semi-directifs a alors reposé sur la rédaction d'un guide d'entretien, permettant d'orienter les discussions par le biais de thèmes et de sous-thèmes à aborder durant les conversations et qui suivent un déroulement logique (Combessie, 2007; Imbert, 2010). En ce qui concerne ce travail de recherche, le guide d'entretien initial (Annexe 1) tourne dès lors autour des questions d'identité de genre et de la dialectique nature/culture, mais également de la question de l'essentialisme, et de l'idéologie écoféministe. L'idée était alors de tourner la conversation vers l'expérience concrète des acteur·rices écoféministes, dans l'objectif d'analyser « *la substance*

des témoignages, à savoir ce que les gens vivent, ressentent, expérimentent » (Paillé, 2017, p. 67).

Concrètement, après une première partie permettant une présentation personnelle de la personne interrogée, un second sous-thème introductif avait pour but de situer l'actrice interviewée au sein du spectre écoféministe. Qu'elles s'investissent de manière activiste dans le mouvement, ou qu'elles effectuent des recherches théoriques approfondies sur ce sujet, il a alors été question de mieux comprendre le rôle que jouaient chacune dans et autour du mouvement écoféministe belge. Un second thème d'entretien a permis à chaque personne interviewée de définir sa vision de l'écoféminisme, afin de donner libre cours à l'évocation des compréhensions de chacune, des enjeux et revendications écoféministes. Si chacune mettait en avant l'entrelacement des systèmes de domination, cela a donc permis de mettre en lumière des éléments complémentaires vis-à-vis des questions de constructions sociale des identités et des rapports à la nature, afin de nuancer les propos. Mais cela a également permis de faire émerger et de visibiliser les débats internes et externes qui gravitent autour des écoféminismes depuis son avènement, en constante évolution. La troisième partie de ce guide, plus dense, a réellement été le cœur des interviews. Chaque question avait alors pour but de mettre en valeur la vision de chacune vis-à-vis des questions de l'essentialisme, des identités et normes de genre, mais aussi de l'intersectionnalité. L'idée, ici, était alors d'ouvrir la discussion sur le rapport entre écoféminismes et essentialisme, et de comprendre réellement de quelle manière les écoféministes peuvent accueillir la critique et la mettre à contribution afin de faire évoluer de manière constante sa philosophie. Bien que plusieurs thèmes aient orienté les questionnements lors des entretiens, ceux-ci sont restés larges et ouverts, afin de permettre à chaque actrice d'évoquer ce qu'elle estimait comme pertinent, sans cadrer trop les réponses. Ainsi, de nombreuses idées ont émergé en dehors du cadre strict du guide

d'entretien, et ont participé à enrichir les discussions et les données obtenues.

Cependant, du fait de la nature même de la méthode de théorisation ancrée (et du concept d'échantillonnage théorique qui en découle), le guide d'entretien a été sujet à modifications au fil de l'élaboration de l'analyse. En effet, au cours de la recherche, de nouveaux questionnements ont émergé et de nouvelles questions se sont montrées pertinentes dans l'élaboration du travail de théorisation relatif à l'essentialisme dans l'écoféminisme. Par conséquent, le guide d'entretien a pu être détaillé, transformé et complété, et ce jusqu'à l'obtention d'une redondance dans les réponses obtenues, ainsi qu'une bonne adéquation des données récoltées avec les questionnements en latence (Allard et al., 2020; Combessie, 2007; Lejeune, 2019; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994). Par exemple, la question de la spiritualité, des sorcières et de leur lien avec la nature au sein de l'écoféminisme a suscité de nouveaux questionnements au fil de la recherche : l'entretien de Mathilde a donc été orienté vers la résolution de ces questions, ce qui a permis d'éclairer la compréhension ces thèmes, auparavant peu évoqués par les autres actrices. Par ailleurs, la question de l'identification (ou non) en tant qu'écoféministe ayant émergé grâce à Claudine D. et Claudine L., ce questionnement a été ajouté au guide d'entretien dans le but de l'approfondir et de mieux en comprendre les enjeux lors des entrevues suivantes. L'évolution constante et continue des questions du guide d'entretien à mesure que la recherche progresse l'ont dès lors rendu toujours provisoire et évolutif, ce qui avait pour avantage de témoigner du progrès de l'étude (Paillé, 1994).

En suivant la logique itérative impliquée par la méthode de théorisation ancrée, l'idée est de poursuivre et d'orienter les entretiens en fonction des analyses. L'arrêt de la récolte de données est donc dépendant de la saturation théorique : la conduite d'entretiens a, par conséquent, été interrompue une fois que la

théorisation obtenue a été considérée comme suffisamment solide, large et complète (Paillé, 2017). Plus concrètement, une fois que les données récoltées ont montré une certaine redondance, c'est-à-dire que les actrices interrogées offraient des apports similaires en termes de contenu, le recueil d'informations a pu prendre fin. Toutes les actrices ont notamment affirmé le rejet de l'essentialisme, en posant les dynamiques de *reclaim* et de déconstruction des catégories de pensée comme des façons de contourner le débat. Bien qu'ajoutant certains éléments et permettant à chaque fois une compréhension plus profonde des enjeux, la redondance des données a vite été atteinte.

Par ailleurs, dans la poursuite de l'objectif d'ancrage de l'analyse dans les données empiriques, un outil important a été la tenue d'un journal de bord, qui permet de garder des traces de la récolte des données. Celui-ci a pu être consulté tout au long du processus de recherche, et a permis de toujours faire coller les analyses avec les informations recueillies, en réduisant la distance entre les données pratiques et la théorisation, accroissant dès lors la validité des conclusions tirées (Lejeune, 2019). Ce journal de bord a donc pu servir de supports aux multiples questionnements émergeant tout au long de ce travail, que ce soit lors des recherches théoriques et méthodologiques, du recueil de données, de l'analyse des entretiens, ou encore des relectures. Cela a permis de compléter les analyses, de réorienter certaines parties, et de mieux comprendre les enjeux. Le sujet de l'écoféminisme étant particulièrement complexe et multifacette, ce journal de bord a donc été profondément utile pour favoriser la réflexion et une meilleure compréhension, et ce, notamment vis-à-vis de certains concepts plus difficiles à cerner dans leur intégralité, comme c'est le cas de la notion de *reclaim*.

3.2. *Une exploration du monde écoféministe francophone en Belgique*

Les entretiens ont été tenus, dans le cadre de ce travail, à la fois auprès d'activistes féministes et écoféministes, et d'académiques étudiant la question sur le plan théorique. L'idée était alors que les activistes et militant-es pouvaient répondre aux questionnements suivant leurs expériences et leur vécu activiste au sein du monde écoféministe, tandis que les auteur·rices et académiques avaient pour possibilité d'apporter un certain recul et un esprit théorique et critique, en proposant une vue d'ensemble des phénomènes étudiés. Si les militant-es ont alors eu davantage l'occasion de témoigner de leur expérience et leurs ressentis personnels, les académiques, en revanche, ont eu l'opportunité de faire part de leurs analyses, en partageant des visions plus larges et englobantes. Cependant, souvent, les profils activiste/théorique se sont confondus (Annexe 2), dans la mesure où un grand nombre d'acteur·rices gravitant au sein et autour du monde écoféministe s'impliquent à la fois dans un spectre théorique et militant. L'Annexe 3 montre d'ailleurs une cartographie du monde écoféministe francophone belge, qui se répand à la fois dans les ASBL et ONG, dans les universités et instituts de recherche, et dans les maisons d'édition, avec des approches différentes. Cette recherche a donc permis d'explorer ces différents pôles où infusent les idées écoféministes en Belgique.

En revanche, rares sont celles se définissant réellement comme écoféministes, ne souhaitant pas se coller une « *étiquette de plus* » (Claudine D.). Considérant qu'il n'est pas « *nécessaire de s'identifier comme écoféministe* » (Lidia), l'autoidentification comme écoféministe apparaît superflue et peu répandue. Alors, bien qu'elles puissent adhérer aux valeurs et idées mises en lumière par l'écoféminisme, la plupart des personnes interrogées ici ne s'identifient pas comme telles. Ces entretiens se sont donc davantage orientés vers des actrices s'intéressant au spectre écoféministe –

plutôt que s'identifiant comme telles –, que ce soit sur le plan militant comme sur le plan théorique et académique.

Concrètement, ce mémoire a donné lieu à la tenue de cinq entretiens semi-directifs, en ligne ou en présentiel, et d'une durée allant de 45 minutes à 1 heure et 12 minutes. Cela a permis d'interroger des actrices gravitant autour du monde de l'écoféminisme, présentées dans le chapitre suivant. Le tableau situé à l'Annexe 2 présente les divers entretiens réalisés et faisant état de la liste des actrices interviewées. Il montre l'approche que chacune a pu apporter, qu'elle soit davantage tournée vers l'activisme ou vers la recherche académique – ou les deux. Ces interviews ayant été conduits auprès de personnes spécialisées dans le sujet de l'écoféminisme, cela a généré un contenu particulièrement dense et riche à la récolte de données, permettant de favoriser une analyse complète, et des réponses pertinentes à la question de recherche.

La récolte des données par entretiens se sont donc clôturées une fois une saturation théorique atteinte. Etant donnée la richesse des entretiens et la redondance des réponses apportées, c'est au bout de cinq entretiens que les diverses phases d'interviews ont pris fin.

4. Analyse des données : entre phénoménologie et théorisation ancrée

Parallèlement à la conduite d'entretiens semi-directifs, l'enjeu a été, comme énoncé précédemment, d'analyser les données récoltées, et ce de manière simultanée afin de parvenir aux conclusions les plus valides et généralisables possible quant à la question de recherche.

Mais il est apparu intéressant de coupler la théorisation ancrée à une étape d'examen phénoménologique des entretiens, comme le suggèrent Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2021). Cette méthode a donc nécessité un suivi rigoureux des six étapes de la théorisation ancrée, de la codification à la théorisation (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017), avant de discuter et de nuancer les résultats obtenus.

4.1. *Une première étape : l'analyse phénoménologique des données*

Dans l'objectif d'atteindre un bon ancrage empirique des analyses, il peut apparaître judicieux dans le cadre d'une recherche qualitative, d'effectuer un premier moment d'analyse à caractère phénoménologique (Intissar & Rabeb, 2015; Paillé & Mucchielli, 2021). L'idée est alors, après avoir effectué des lectures et relectures des données récoltées de manière approfondie, attentive et contextualisée, de pouvoir produire des énoncés phénoménologiques, qui représentent une première étape d'analyse par l'explicitation et la condensation des informations. Cela implique alors la synthèse de l'essence du texte par le biais d'énoncés qui indiquent le contenu et les idées soulevées par les personnes interviewées lors de leur entretien. Encore loin de la recherche du sens, des significations et des représentations produites par les acteur·rices, cette étape permet donc de clarifier les informations par leur condensation et leur synthétisation. Par la suite, les énoncés peuvent donner lieu à des récits phénoménologiques, qui permettent de rapporter le contenu de manière fluide, avant même qu'il soit analysé en tant que tel (Paillé & Mucchielli, 2021).

Le choix de débiter l'analyse par un examen phénoménologique repose notamment sur la complexité du concept d'essentialisme au sein de l'écoféminisme, et des clivages idéologiques que cela suscite. L'écoféminisme étant un mouvement particulièrement hétérogène et multidimensionnel dans ses enjeux et ses modes d'expression, il apparaît nécessaire de clarifier correctement les idées soulevées par les acteur·rices au cours des interviews. En explicitant solidement les informations et les idées mises en avant, cela permet dès lors d'ancrer de manière robuste les analyses dans l'empirie, et donc de produire une étude plus valide et généralisable des pratiques.

4.2. *Le suivi des six étapes de la théorisation ancrée*

En plus d'un premier examen phénoménologique des données d'entretien, cette étude a, par ailleurs, nécessité la mise en place précise et appliquée des différentes étapes de la théorisation ancrée, en suivant leur ordre, et à mesure que les données ont été récoltées.

La première étape, la codification, consiste en l'identification par thèmes des propos tenus par les participant-es : après un examen attentif des données issues des entretiens, une reformulation authentique des notions évoquées est primordiales. L'idée est alors d'énoncer le sujet de chaque partie du récit grâce à des mots, expressions ou phrases complètes, afin de mieux situer les informations, et de les condenser pour, plus tard, mieux les analyser (Intissar & Rabeb, 2015; Méliani, 2013; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). Durant cette étape cruciale pour l'ancrage empirique des analyses, l'enjeu est de se demander de quoi il est question à chaque moment du discours, dans une perspective descriptive (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994). Cette codification, qui suivait globalement les différents thèmes abordés dans le guide d'entretien, a eu alors pour but de clarifier les diverses idées évoquées par les actrices, comme la question de l'essentialisme, des identités de genre, de la déconstruction des cadres, etc.

Ensuite, la seconde étape de la théorisation ancrée consiste en la mise en exergue de catégories conceptualisantes, qui sont une première qualification conceptuelle des données recueillies (Paillé, 1994). Pour Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2021), il s'agit alors de proposer « *une production textuelle se présentant sous la forme d'une brève expression* » (p. 360). Plus qu'une simple exposition du contenu des textes, l'idée est ici de produire une première analyse et d'arriver à un premier niveau d'abstraction des données, en tenter de décerner l'attribution de la signification qui est effectuée par la personne interviewée dans ses propos. En allant plus loin que la simple synthèse des données, c'est donc une première étape vers

l'accès au sens et la théorisation (Intissar & Rabeb, 2015; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017; Paillé & Mucchielli, 2021). Concrètement, cette étape consiste à se demander à quoi fait référence l'individu interrogé (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994) : quel est le phénomène et de quoi s'agit-il ?

Une fois la catégorisation achevée sur les données recueillies, il est nécessaire d'établir des liens entre les diverses catégories conceptualisantes obtenues. L'on peut dès lors se demander quels concepts sont liés entre eux, et de quelle manière. Ainsi, il est possible de produire une schématisation des liens entre les diverses catégories, dans le but d'obtenir une compréhension plus fine des enjeux soulevés, et de leurs relations entre eux (Intissar & Rabeb, 2015; Méliani, 2013; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). Peuvent alors être mis en lumière des liens de ressemblance, tout comme des liens hiérarchiques ou des oppositions entre plusieurs phénomènes conceptuels (Paillé, 1994). Par cette étape, a par exemple été mis en lumière le rôle du *reclaim* dans le dépassement des débats classiques entre différencialisme et universalisme, ou essentialisme et constructivisme. Cela a donc permis une compréhension plus fine et nuancée de la place des questionnements écoféministes dans les débats traditionnels liés aux identités de genre.

Bien qu'il soit possible de se limiter aux trois premières étapes de la théorisation (Mucchielli, 2009), il peut être intéressant de continuer le processus : l'opération analytique suivante consiste alors en la détermination du phénomène central à mettre en exergue au sein de l'analyse des données (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). Cette étape du processus est donc utile pour cerner les enjeux précis de l'analyse, et potentiellement réorienter la récolte de données simultanée. Lors de cette phase a notamment mis en lumière les idées de *reclaim*, mais aussi de déconstruction et de déracinement des catégories de pensée traditionnelles.

Par la suite, une opération de modélisation apparaît nécessaire. Cette dernière consiste en le dégagement de « *l'organisation des relations structurelles et fonctionnelles caractérisant le phénomène principal* » (Mucchielli, 2009, p. 212). L'idée est alors d'identifier les caractéristiques, les propriétés, les causes, ainsi que les conséquences du phénomène étudié au sein du travail de recherche, afin de le qualifier et d'en affiner les enjeux (Méliani, 2013; Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017).

Enfin, la dernière étape du processus de théorisation ancrée concerne la consolidation des analyses. Celle-ci passe alors par trois stratégies analytiques : l'échantillonnage théorique, l'induction analytique, ainsi que la vérification des implications théoriques (Mucchielli, 2009; Paillé, 1994, 2017). Ces méthodes permettent alors d'affiner la théorisation en orientant les nouvelles récoltes de données, ainsi qu'en vérifiant la fiabilité des conclusions tirées de manière réflexive – et ce notamment en recherchant les exceptions¹² à la règle. La viabilité et la généralisation des analyses finales sont alors garanties.

5. Retour réflexif sur la méthode

Cette méthode par théorisation ancrée a donc permis de s'approcher du terrain dans son intégralité et sa complexité, et de toujours tenter de faire coller les analyses avec les expériences vécues par les actrices interrogées. Cependant, il paraît important de prendre en considération les biais soulevés par ces choix méthodologiques.

Il est notamment à noter que cette approche qualitative par entretien, bien qu'appliquée rigoureusement avec une ambition de pertinence et de complétude de l'analyse, peut toujours tout de risquer d'être empreinte de la subjectivité du chercheur·euse. Si ce type de

¹² Alex Mucchielli (2009) parle également de « *negative cases* », c'est-à-dire de cas négatifs pour lesquels les analyses et théories tirées du travail de recherche ne colleraient pas, les remettant donc en question.

méthodologie peut souffrir de ne pas être imperméable aux interprétations, préconceptions et croyances du chercheur·euse (Hewitt, 2007), l'idée a été ici de tenter de suivre le plus rigoureusement possible les différentes étapes de la théorisation ancrée, et ce jusqu'à la saturation théorique (Paillé, 2017).

Néanmoins, la limitation du nombre d'entretiens ayant pu être réalisés dans le cadre de cette enquête est également à noter, et pourrait avoir un impact sur l'exhaustivité des réponses obtenues des suites de cette analyse, dès lors plutôt de l'ordre du biais de sélection (Cleary et al., 2014). Si le faible de nombre de personnes et d'organisations s'identifiant à l'écoféminisme ou travaillant sur le sujet en Belgique francophone se reflète dans le nombre d'entretiens ayant pu être conduits dans cette enquête, ce sont aussi un grand nombre de refus qui ont contraint la récolte de données.

Au nombre de cinq, les entretiens effectués font suite à plus d'une cinquantaine de contacts, souvent soldés par un refus voire sans réponse. Souvent, un sentiment d'incompétence et d'incapacité à répondre à des questions spécifiques dans le cadre d'un travail de master était évoqué comme motif de refus. Cela peut notamment s'expliquer par le fait que les écoféminismes belges – et les écoféminismes de manière générale à l'échelle internationale – sont composés en très grande majorité de femmes, et que ces dernières ont une posture de genre davantage construite sur l'agir que sur l'expression et la mise en avant : nombreuses sont celles qui n'osent alors pas prendre la parole. Lidia affirmait alors :

« et là, tu peux voir encore ce qu'est l'écoféminisme. La plateforme d'accueil des réfugiés, c'est que des femmes. Les initiatives de transition, 80% sont des femmes. Les ateliers de faire ... c'est des femmes. Les marches climatiques, c'est des jeunes filles. Beaucoup de femmes. Après, quand tu vois des petites vidéos YouTube sur l'effondrement et les problèmes climatiques, trouve-moi des femmes. Aurélien Barrau, Pablo Servigne, etc. Je ne peux te citer que des noms d'hommes. Pas de femmes. Donc, tu vois, c'est une dichotomie. C'est ceux qui parlent, qui sont visibles, et ceux qui font. Donc, pourquoi ?

Parce qu'on est éduquées à faire, et on n'a pas été éduquées à se mettre en valeur, en fait. » (Lidia)

Il est donc à noter la tendance des femmes à ne pas s'exposer sur le devant de la scène, et donc à ne pas nécessairement se sentir capables de répondre à une enquête dans le cadre d'un mémoire, qui plus est concernant un sujet aussi complexe et polyphonique que l'écoféminisme.

En outre, il semble important de mentionner que ces entretiens se sont focalisés sur des femmes cisgenres et principalement non-racisées, ce qui peut participer à l'adoption de points de vue situés dans un contexte particulier. Si cette sélection tombe sous le sens, dans la mesure où les femmes sont davantage impliquées dans les mouvements écologistes, et d'autant plus dans les écoféminismes, cela a pu avoir une certaine répercussion sur la notion d'essentialisme dans l'écoféminisme, et les questions d'intersectionnalité notamment, et ce, bien que toutes revendiquent un écoféminisme structurel, intersectionnel et inclusif, qui embrassent les luttes antiracistes, anticoloniales, mais également en faveur de la communauté LGBT+.

En revanche, bien que les entretiens ne soient qu'au nombre de cinq et se focalisent sur une population féminine, il est toutefois à noter qu'ils sont particulièrement denses, et que les personnalités interrogées sont des spécialistes du sujet, qui s'y intéressent depuis souvent plusieurs dizaines d'années, à la fois dans la recherche et dans l'activisme. Ces interviews ont alors le bénéfice d'être particulièrement riches en informations, du fait qu'ils permettent une très bonne compréhension du sujet, en profondeur, en se fondant sur des expériences complètes du mouvement belge. Cela a alors permis une récolte exhaustive et complète, couplée à une étude ancrée dans l'empirie avec de constants allers-retours entre données et analyse, et qui a pu prendre fin une fois une saturation théorique obtenue.

Cette analyse a donc été conduite avec la plus grande rigueur afin de pallier les biais potentiels auxquels elle pouvait faire face : cela a donc permis de tirer des conclusions riches et complètes permettant de répondre à la question de recherche.

Partie II – Analyses et résultats

Cette seconde partie, analytique, a pour objectif d'explicitier les réponses apportées par les personnes interrogées à la question de départ, à savoir :

Comment les mouvements écoféministes en Belgique francophone répondent-ils aux critiques d'essentialisme prononcées à leur rencontre ?

Après avoir présenté de manière succincte les données récoltées, celles-ci y sont analysées dans un second chapitre, avant d'être discutées au regard de la littérature existante sur le sujet.

Chapitre 1 – Présentation des données

Ce premier chapitre a pour objectif de présenter les données obtenues à l'issue de cette enquête, avant de les analyser dans le chapitre suivant.

1. Des actrices s'intéressant aux enjeux écoféministes

Si les personnes interrogées dans le cadre de ce mémoire ne s'identifient pas nécessairement en tant qu'écoféministe, dans la mesure où peu ne veulent prendre cette « *une étiquette de plus* » (Claudine D.), ce sont toutes des actrices s'intéressant de près ou de loin aux mouvements écoféministes en Belgique. Leur engagement autour de cette problématique englobe alors soit une analyse théorique approfondie, soit un activisme sur le terrain, si ce n'est pas les deux.

Alors que certaines sont actives au sein d'organisations féministes ou environnementalistes en Belgique, d'autres évoluent dans le monde académique. Certaines sont donc impliquées dans des organisations écologistes comme Etopia, d'autres dans des associations portant sur les études de genre comme Le Monde selon les Femmes, tandis que d'autres encore sont actives dans des institutions scolaires et des

universités. Ainsi, toutes ont travaillé, à divers degrés et suivant différentes approches, sur les questions écoféministes, développant tantôt une vision théorique, tantôt activiste, et souvent un mélange des deux.

Jeanne, la première interviewée, est autrice et professeure de philosophie en secondaire. Parallèlement à son activité professionnelle dans l'enseignement à temps partiel, elle pratique donc la recherche dans le domaine de l'écoféminisme : elle a donc écrit plusieurs livres sur le sujet, en adoptant une approche philosophique « *de terrain* », en « *[articulant] en permanence la théorie et le terrain, ou la théorie et la pratique et l'expérience* ». Son apport est donc intéressant puisqu'il permet d'obtenir une large expertise théorique ancrée dans le terrain.

Claudine D., elle, multiplie les fonctions, tant dans le monde associatif que dans la sphère académique. En plus d'être chargée de missions au Monde selon les Femmes (qu'elle a co-créé), elle co-préside Etopia, et endosse le rôle de conseillère à la formation pour la FOPES à l'UCLouvain. Après avoir longtemps été activiste féministe et écologiste de manière indépendante, elle s'est donc tournée vers l'articulation de ces deux problématiques à la fois de manière militante et théorique. Son apport est donc très riche grâce à sa grande expérience des écoféminismes belges, et à ses multiples casquettes et approches.

Claudine L., militante écologiste et féministe depuis de nombreuses années, est bénévole au Monde selon les Femmes. Son travail consiste alors en grande partie à récolter tous les écrits qu'elle puisse trouver sur l'écoféminisme, afin de renseigner et de forger un maximum de connaissances sur le sujet, ce qui représente un apport théorique majeur pour le domaine, encore peu nourri.

Lidia, elle, est chargée de missions au Monde selon les Femmes, où elle travaille depuis près de 20 ans. En plus d'une réelle expertise des écoféminismes belges, l'apport de Lidia permet d'ouvrir la compréhension de ces mouvements par l'ajout d'une perspective sur le monde hispanophone. Cette approche complémentaire permet donc de mieux saisir les philosophies écoféministes en fonction de différents contextes socio-culturels et historiques.

Mathilde est animatrice en éducation permanente et en éducation relative à l'environnement aux Amis de la Terre Belgique. Son travail consiste donc « à *outiller et à éveiller les consciences* », ainsi qu'à passer à l'action dans une approche plus pratique. Elle porte alors deux thématiques : la simplicité volontaire et l'écoféminisme, qui offrent deux approches différentes en faveur d'un changement de paradigme à la fois au niveau individuel et à l'échelle globale.

Cette diversité d'actrices et de données offre alors une illustration de la pluralité de perspectives et d'enjeux dans les mouvements écoféministes en Belgique, et permet donc d'obtenir des analyses précieuses afin de répondre à la problématique centrale de ce mémoire.

2. Une réponse unanime à la critique

Cette recherche a montré que toutes les actrices interrogées portent un même regard sur la critique de l'écoféminisme comme essentialiste : elles affirment alors que non seulement ces accusations sont fausses et infondées, mais aussi qu'elles consistent en une incompréhension totale des idées du mouvement, qui vont fondamentalement à l'encontre de ce que revendique l'écoféminisme. Cette critique découle alors d'une lecture erronée de l'essence même des idées écoféministes, qui déforme totalement sa philosophie.

Loin d'effectuer une analyse essentialiste des dynamiques de genre et des rapports entre femmes et nature, l'écoféminisme propose plutôt

une mise en lumière de divers rapports de domination comme découlant de manière systémique et systématique des modèles patriarcal, capitaliste, mais aussi colonialiste, entre autres. L'écoféminisme propose, dès lors, un argumentaire visant à montrer l'entrelacement des systèmes de domination, qui se fondent sur des binarités construites se posant comme des cadres conceptuels oppressifs. Le mouvement met en avant la nécessité de déconstruire ces cadres, de déraciner les rapports de domination, et appelle à revoir les modes de pensée, à transformer les points de vue et à refonder de nouveaux imaginaires du monde social, en vue d'atteindre un idéal de justice sociale. L'écoféminisme propose donc, notamment par le *reclaim* et la question des utopies, d'adopter un nouveau regard en proposant de nouvelles lunettes d'analyse.

Selon le mouvement, la critique d'essentialisme se fonde donc sur une mauvaise lecture des idées écoféministes, qui propose, en revanche, une déconstruction et une reconstruction des cadres conceptuels, en faveur d'une vision holistique et inclusive du monde social.

Chapitre 2 – Analyse des résultats et discussions

Ce second chapitre a pour objectif l'analyse des résultats obtenus par le biais des entretiens semi-directifs conduits précédemment. Il présente alors les réponses apportées par les mouvements écoféministes à la critique d'essentialisme élaborée à leur rencontre.

S'il est clair que toutes les personnes interrogées rejettent la critique de l'écoféminisme comme essentialiste, elles proposent divers arguments permettant de poser cette analyse comme victime d'une mauvaise compréhension de la philosophie du mouvement. De l'explication des racines de cette critique à l'invocation du *reclaim*, en passant par la reconnaissance du constructivisme dans la question du genre et du rapport nature/culture, il est important de noter qu'elles s'attellent à prouver que cette dite critique n'est en réalité pas fondée.

1. Une opposition ferme à la critique essentialisante

La récolte de données dans le cadre de ce mémoire a soulevé une réponse primordiale à la critique d'essentialisme faite à l'encontre de l'écoféminisme : elle est rejetée d'emblée et de manière unanime, tantôt qualifiée de « *malhonnête* » (Jeanne), tantôt accusée d'être un « *faux débat* » (Claudine D.).

Mais, en fait, ce qui est intéressant de voir dans les réactions qu'ont les écoféministes face à la question de l'essentialisme dans le mouvement, est que la question ne devrait, tout simplement, pour elles, pas se poser. Si ce débat est né dans les années 1980, et a suscité des émules dans le mouvement à partir de ce moment-là et jusqu'à encore quelques années, le débat semble dorénavant clos. Claudine D. déclare alors :

« *Non, mais c'est parce que je n'ai plus trop envie de me poser ces questions-là, moi. Mais je vais faire un effort. C'est des questions qu'on s'est beaucoup posées, effectivement, il y a 15-20 ans. [...] Question suivante ! (rire)* » (Claudine D.)

Alors ce débat est d'emblée rejeté, puisque considéré comme une critique qui n'a pas lieu d'être.

La question de l'essentialisme, comme d'autres critiques envers les écoféminismes (et notamment le fait que ce mouvement intersectionnel engloberait un trop grand nombre de causes, ce qui pourrait diluer son efficacité et sa pertinence), a en effet émergé dès la première heure de l'écoféminisme de Françoise d'Eaubonne. Ces débats ont alors beaucoup remué les acteur·rices du mouvement, jusqu'à provoquer un certain effacement de ses idées et valeurs sur la scène francophone (Gaard, 2011; Luyckx, 2023). Pendant de longues années, l'écoféminisme a donc perdu de sa vigueur, jusqu'à ce que des autrices telles qu'Émilie Hache ou Jeanne Burgart Goutal en clarifient les enjeux et les incompréhensions dans les années 2015-2020 (Burgart Goutal, 2020; Hache, 2016a, 2016b; Luyckx, 2023). Par leurs publications, les tensions internes et positions divergentes dont souffraient les mouvements écoféminismes ont pu être atténuées et ce type de débat comme celui de l'essentialisme a obtenu des réponses – et notamment par la notion du *reclaim*. Ce débat paraît alors plutôt dépassé.

Par ailleurs, en réalité, ce qu'énonce l'écoféminisme, c'est que cette critique est infondée et repose sur une mauvaise compréhension des idées du mouvement. Le discours de toutes les actrices interrogées révèle alors simplement que, d'une part l'écoféminisme ne peut être considéré comme essentialiste, et que, d'autre part, il se pose en réalité comme une véritable critique de l'essentialisme. Lidia se montre d'ailleurs claire vis-à-vis de cette idée : « *Mais pour moi l'écoféminisme n'est pas ça. Il y a même une critique à ça.* ». C'est donc tout un retournement de ce à quoi l'écoféminisme aspire qui est remis en cause par la critique essentialiste : cette dernière se tromperait alors totalement dans l'élaboration de son argumentation. Ainsi, une mauvaise lecture des œuvres écoféministes a mené à une accusation, à tort, du mouvement. Comme l'affirme Claudine D. : « *je*

ne crois pas qu'il y ait d'écoféminisme essentialiste, je crois qu'il a été accusé d'être essentialiste ». Et, pour Lidia, « en fait [l'écoféminisme] a été pensé essentialiste, sans pour autant se pencher sur ce qu'il disait ».

Néanmoins, Claudine L. alerte sur le fait que cette critique, bien qu'infondée et témoignant d'une mauvaise compréhension des enjeux écoféministes, ne doit pas être invisibilisée. Pour elle, celle-ci se pose comme un avertissement qui doit être considéré afin de ne pas tomber dans des travers dangereux qui donneraient au mouvement des visions oppressives notamment :

« Moi, qui suis plutôt positive en général, je le vois comme un garde-fou positif. On a besoin de se mettre en garde pour l'essentialisme. [...] Donc, je veux dire, cette question d'essentialisme, elle doit nous dire, attention. [...] On doit être capable de prendre en compte à la fois ce qui fait partie de notre physique, de notre nature, de notre milieu, et à la fois ne pas en rester prisonnier. Mais c'est tout un travail. C'est tout un travail. Et si on n'y pense pas, je veux dire, si on ne se donne pas des endroits pour y réfléchir, pour penser des méthodologies, pour penser à des savoirs, pour comptabiliser des expériences, etc., on risque vite de tomber dans des travers dangereux. Ça, c'est clair. » (Claudine L.)

Les critiques faites à l'encontre de l'écoféminisme doivent donc être considérées comme des occasions de constamment se remettre en question, de réfléchir sur de nouveaux questionnements émergents, de s'ouvrir à de nouvelles perspectives, afin de toujours favoriser des valeurs inclusives et respectueuses de toutes et tous.

Fondamentalement, nous allons donc voir comment l'écoféminisme tente de critiquer et de déconstruire les catégorisations rigides et oppressives qui servent à justifier et légitimer les rapports de domination, qui nuisent tant aux femmes qu'à la nature. Ce faisant, les écoféministes s'attellent à dépasser les cadres conceptuels classiques (Warren, 2009), à déconstruire les acceptions traditionnelles des identités de genre et de leurs normes, en

proposant de réinventer les imaginaires collectifs et en invoquant un concept novateur : le *reclaim* (Hache, 2016a; Luyckx, 2023).

2. La construction sociale et rationnelle de l'écoféminisme comme essentialiste : d'où vient cette critique ?

Ce qui est souligné durant ces entretiens, est que cette construction faussée de l'écoféminisme comme essentialiste tient, à l'origine, de la justification des dualismes par la rationalité, et donc la légitimation scientifique des inégalités. Ces distinctions entre femmes et hommes, mais également entre nature et culture, croisées avec les associations entre femmes et nature d'un côté, et homme et culture de l'autre, ont alors produit et attribué des rôles, des normes et des valeurs spécifiques en fonction des appartenances. Ainsi, alors que les binarités ont été construites par des siècles d'études scientifiques et ont permis la justification des rapports de domination, la réappropriation de l'image de la nature au sein du combat féministe apporte conséquemment une réelle crainte, et représente une menace contre l'émancipation des femmes. Il apparaît donc primordial, pour les mouvements écoféministes, de rappeler que les binarités de genre et l'association classique entre femmes et nature – et homme et culture – ne sont que des construits sociaux issus des systèmes patriarcal et capitaliste, et doivent être profondément remis en question afin de comprendre les enjeux qui planent derrière la philosophie écoféministe.

2.1. La justification par les sciences de rapports binaires

Des siècles d'études philosophiques et scientifiques ont participé à forger des liens d'une part entre les hommes et la culture, et d'autre part entre les femmes et la nature. Ainsi, les hommes, vus comme intrinsèquement attachés à la rationalité et à la sphère publique, ont été opposés aux femmes, rapidement analysées comme associées à l'émotion, la reproduction et la sphère privée. Dès l'Antiquité, le

monde social s'est donc divisé pour s'adapter à l'émergence de ces catégories. Comme l'énonce Lidia :

« il y a une clé, [...] c'est avec la vision [...] [des] Grecs en général, [qui] sont venus avec les citoyens qui prennent les décisions [...]. Ils ont la raison. La raison et la culture. Et de l'autre côté, on va mettre les femmes, les esclaves et les étrangers. Les étrangers, c'est ceux qui faisaient du commerce, et les esclaves, c'est ceux qui travaillaient la terre, et les femmes, c'est ceux qui faisaient les enfants. C'est ce qui était la nature et la matière. Et donc finalement, on avait l'empirique d'un côté, et de l'autre côté, la raison, donc ceux qui font et ceux qui décident. » (Lidia)

Au fil des siècles, nombre d'études scientifiques ont été utilisées pour justifier ces distinctions. La répartition des rôles et la structuration du monde social se sont donc appuyées sur la science (et notamment la biologie des êtres vivants) pour organiser les relations sociales. Et c'est ce que soutient Lidia, pour montrer le rôle de la rationalité dans l'organisation sociale :

« en fait ça a été un courant scientifique qui s'est très fort basé sur, ben les femmes ont un cerveau plus petit, elles ont des hanches plus larges, elles ont des seins, elles sont plus proches des animaux que les hommes. Et ça a été la même chose pour les noirs, ils ont plus de masse musculaire, etc., ils sont plus dociles, ils sont faits pour être esclaves et les femmes sont faites pour accoucher des enfants. » (Lidia)

Historiquement, en se fondant sur quelques caractéristiques biologiques et physiologiques, des dualismes se sont alors installés, permettant de caractériser les femmes comme créatrices de vie, sensibles, fragiles. Pour Claudine D., cela consiste à établir, que, *« par nature, les femmes sont maternelles, douces, gentilles, obéissantes »*. A ces observations ont donc été attachées des normes liées à l'identité de genre, en raison de prétendues qualités rationnelles et physiques.

La rationalité a alors permis le développement de ce que Karen Warren (2009) nomme des *« cadres conceptuels »*, qui sont des

constructions de la pensée, des « *ensembles de croyances, de valeurs, d'attitudes* » (Warren, 2009, p. 171) permettant d'orienter le monde social. Ainsi, ces cadres conceptuels ont permis d'assigner des rôles aux femmes et aux hommes dans le but d'ordonner le monde social. Ils étaient alors non seulement perçus comme naturels, c'est-à-dire liés à l'essence même des individus, mais également nécessaires au maintien de l'ordre social.

Par ailleurs, ces rapports dichotomiques entre femmes et hommes se sont accompagnés d'une progressive opposition de la culture et de la nature. Pour les actrices interrogées, s'est alors développée une « *vision très utilitariste de la nature et de ce qu'elle peut nous apporter* » (Mathilde). Alors que la nature était auparavant sacrée, une nouvelle approche a émergé, qui a permis de la cultiver et d'en tirer ce que l'on souhaitait. D'après Claudine L., « *on a déconstruit le caractère sacré de la terre pour pouvoir, en fait, l'exploiter, pour les attaquer, mettre des crasses dedans, etc, quoi.* ». Parallèlement à l'opposition scientifique entre femmes et hommes, s'est dès lors construite une autre dichotomie dans le monde occidental, entre culture et nature, à la manière de ce qu'avait observé Philippe Descola dans son concept de naturalisme occidental. Pour lui, au sein de l'Occident, une idéologie s'est mise en place, dans laquelle la nature a été petit à petit vue comme une ressource à exploiter (Descola, 2005; Lerosier, 2017). L'on adopte alors une vision mécaniste de la nature, qui est considérée comme utilitaire et au service de l'Humanité, plutôt que dans un écosystème global harmonieux et équilibré : la hiérarchie entre les humains et leur environnement s'établit alors assez naturellement au fil des siècles (Descola, 2005; Lerosier, 2017; Luyckx, 2023).

Les femmes, perçues comme plus sensibles et fragiles, ont été naturellement associées à la nature comme portées par les mêmes caractéristiques intrinsèques et essentielles. Et c'est ce que montre Mathilde :

*« En tout cas, dans notre culture ici, occidentale, je pense qu'on a beaucoup plus facilement autorisé la femme à la sensibilité, et du coup à l'attrait de la nature, à une forme de fragilité. »
(Mathilde)*

L'on voit donc les femmes plutôt comme orientées vers le *care*, le soin, la fragilité, les émotions, la vie – au contraire des hommes.

Cette association entre femmes et nature d'un côté, et hommes et culture de l'autre, découle dès lors d'une profonde construction multiséculaire, fondée à l'origine sur les sciences.

2.2. La construction sociale des rapports de domination

D'après les écoféminismes, bien que justifiées par les sciences, les différences et caractéristiques intrinsèques à ces différentes catégories relèvent donc non de l'essence ou de l'ordre du biologique, mais bien d'une construction sociale. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Jeanne : *« non seulement le genre est une construction sociale et culturelle, mais même la binarité des sexes est une construction. »*. Il est donc primordial de comprendre que les catégories de pensée ne sont ni universelles ni immuables, et qu'elles sont en réalité des constructions sociales profondément ancrées.

Pour les écoféministes, il semble par ailleurs important de rappeler que *« le problème, ce n'est pas avoir deux catégories, le problème, c'est de dire qu'une est meilleure que l'autre »* (Lidia). C'est-à-dire qu'à ces dynamiques dichotomiques ont été attribuées des hiérarchies de valeurs : les hommes et la culture ont donc été vus comme supérieurs, tandis que les femmes et la nature leur étaient subordonnées. Les caractéristiques attachées aux hommes, comme l'intellect, la rationalité et l'indépendance sont socialement valorisées, au contraire de celles liées aux femmes, comme l'émotivité, la sensibilité ou la reproduction.

Avec le soutien de la biologie, plusieurs dualismes ont établi des dynamiques de supériorité et d'infériorité : si l'on favorise la raison – c'est-à-dire la culture – sur la nature, tout ce qui est associé à l'une et

à l'autre entre nécessairement dans la même dialectique hiérarchique. On voit donc l'apparition de la supériorité des humains sur les non-humains (c'est-à-dire de la faune et de la flore), des maître·sses sur les esclaves, des blanc·hes sur les noir·es, ou encore des hommes sur les femmes. Et c'est ce que Simone de Beauvoir (1949) a affirmé en parlant des femmes comme du « *deuxième sexe* » : les hiérarchies de valeur ainsi établies fondent des idéologies fondées sur la supériorité du genre masculin.

Profondément enracinées, ces hiérarchies de valeurs entre les catégories binaires ont fait émerger des « *cadres conceptuels oppressifs* » (Warren, 2009), qui permettent de justifier des inégalités, et de légitimer des rapports de domination. L'association entre femmes et nature, toutes deux subordonnées aux hommes, a donc participé à expliquer, justifier, et maintenir des relations de pouvoir, de domination et d'exploitation.

Pour l'écoféminisme et ses actrices, ce sont donc la rationalité et les sciences qui ont permis de justifier la domination et l'exploitation croisées des femmes et de la nature (mais aussi des peuples colonisés, entre autres), menant dès lors à l'émergence du système patriarcal fondé sur le capitalisme et l'extractivisme, mais aussi la colonisation et le spécisme. L'important est donc de mettre en lumière le fait que la dichotomie entre femmes et hommes prend ses racines dans une idéologie patriarcale, « *une idéologie totalitaire et qui n'est pas du tout féministe* » (Claudine D.). Et cela est particulièrement important à comprendre afin de saisir d'où provient la critique d'essentialisme prononcée à l'encontre de l'écoféminisme, et les sentiments d'invalidité et d'impertinence que cela a suscité concernant ce mouvement.

2.3. *Le rejet de la naturalisation des femmes*

Dans ce contexte de légitimation des rapports de domination par les sciences, l'émancipation féministe rejette profondément la

naturalisation des femmes : le rapprochement entre femmes et nature est vu comme une menace, un risque pouvant mener à l'oppression et la subordination des femmes. Dans l'Histoire féministe, l'on refuse donc les essences et l'association femmes/nature, et ce, justement puisque c'est cette dialectique qui a mené, jadis, aux inégalités de genre.

Dans la mesure où l'écoféminisme rapproche le destin des femmes et celui de la nature, une crainte émerge donc de façon logique : la peur d'une association entre femmes et nature en termes de caractéristiques naturelles, d'essence. Il est dès lors redouté qu'un tel rapprochement ne conduise à un recul par rapport aux progrès réalisés depuis le début de la lutte féministe en faveur de l'émancipation des femmes, et donc que celles-ci ne retombent dans des situations critiques de subordination. Mais, si l'on refuse de voir les femmes comme « *créatrices de vie* » (Lidia), l'on rejette également de manière presque épidermique la mobilisation du corps et des émotions, ou encore le recours à la spiritualité, à la manière de ce qu'Émilie Hache (2016a) nomme une « *chasse aux sorcières essentialistes* » (p. 29). Comme l'affirme Lidia en parlant du rapprochement entre femmes et nature :

« C'est normal qu'ici il y ait une espèce d'allergie épidermique à tout ce qui soit relié avec, de nouveau, les femmes avec la nature. [...] Comme ça a été utilisé pour justifier une inégalité, ben voilà, c'est de là que vient cette peur de l'essentialisation »
(Lidia)

Cette rationalisation des rapports à la nature et aux dichotomies de genre a donc été utilisée pour justifier et légitimer des rapports de domination, ce qui génère une véritable crainte de retomber dans ces travers. Alors, si l'écoféminisme est mal appréhendé et compris, il en découle, naturellement, une dimension essentialisante, qui va totalement à l'encontre des fondements du mouvement. Mais il est

important de noter que cette crainte est en réalité infondée, et relève d'une profonde incompréhension des idées écoféministes.

3. L'essentialisme : une lecture trop simplificatrice de la philosophie écoféministe

La peur de l'essentialisme se fonde donc sur une histoire multiséculaire d'exploitation croisée des femmes et de la nature – sans oublier des autres populations marginalisées. Un rapprochement entre femmes et nature, dans l'écoféminisme, amènerait donc le risque de retomber dans les schémas ayant produit ces rapports de domination et de subordination.

3.1. Une analyse structurelle des rapports de pouvoir

Loin de s'atteler à simplement établir des liens entre femmes et nature, l'écoféminisme se pose en réalité comme des lunettes permettant plutôt de mettre en lumière l'entrelacement, « *les imbrications étroites entre les différents systèmes de domination* » (Jeanne). Pour les personnes interrogées ici, il s'agit donc d'une mauvaise lecture des idées écoféministes que de croire que le mouvement se résume à rapprocher femmes et nature. C'est d'ailleurs ce qu'affirme Jeanne :

« Mais en fait, et là aussi, il suffit de lire les textes pour s'en apercevoir, ce que rapprochent les écoféministes, ce ne sont pas les femmes et la nature. [...] Ce qu'elles rapprochent, [...] c'est la domination sur les femmes et la domination sur la nature. Donc, c'est des systèmes de domination. Donc, leur pensée est vraiment structurelle. Elles cherchent à comprendre l'analogie entre des systèmes de domination et non seulement l'analogie, mais même les sortes de boucles de rétroaction ou d'effets de causalité circulaire entre domination patriarcale et domination de l'environnement. » (Jeanne)

Ainsi, ce qui est souvent mal compris mais pourtant fondamental dans la philosophie écoféministe, c'est que les penseur-euses ne se limitent pas à faire des rapprochements en termes d'identité ou d'essence, mais plutôt des connexions structurelles, entre les systèmes de domination et les rapports de force : à l'instar du corps

des femmes, la nature a été exploitée (d'Eaubonne, 1974; King, 1989; Merchant, 1980; Ress, 2010; Vance, 1997). Ce sont donc en réalité des dominations croisées qui sont soulignées par l'écoféminisme, et non simplement les femmes et la nature dans une optique d'identité et d'essence intrinsèque. On s'intéresse alors plutôt à des expériences globales, à des trajectoires communes, des destins partagés, qui se placent dans une matrice systémique et structurelle de subordination et d'oppression.

Dans cette optique, les mouvements écoféministes ne peuvent en théorie pas se poser comme essentialistes, puisqu'ils font plutôt preuve d'une vision globale et structurelle des rapports de pouvoir. Cette critique, d'après les écoféministes, n'a donc pas lieu d'être et se trompe réellement dans son analyse du mouvement et de ses idées.

3.2. La nécessité d'une approche intersectionnelle

Par ailleurs, ce qui est fondamental dans l'écoféminisme est son caractère intersectionnel. Celui se voit déjà dans l'articulation entre les causes féministe et écologiste qui sont au fondement même de la définition la plus simpliste des enjeux écoféministes. Mais le mouvement ne se réduit en réalité pas qu'à ces deux perspectives : il tente en effet de mettre en lumière les multiples rapports de domination qui se croisent ensemble, qu'ils soient ethniques, de genre, ou encore de classe. Cela est clair pour Claudine L., qui affirme la nécessité d'intégration des perspectives intersectionnelles, c'est-à-dire « *qu'il y a un souci, oui, de faire des parallèles, en tout cas, de faire des connexions entre les différents modes de domination* », dans la mesure où « *il n'y a pas que la domination basée sur le sexe, il y a la domination basée sur la race, etc.* ». Pour Jeanne, l'intersectionnalité est au cœur des dynamiques écoféministes :

« l'écoféminisme, il a toujours été intersectionnel, donc en fait, il a toujours aussi pensé l'imbrication avec les systèmes de domination de classe sociale, les systèmes de domination de race, les systèmes de domination des pays riches sur les pays

pauvres, et donc voilà, ça cherche à comprendre comment tous ces systèmes de domination sont reliés » (Jeanne)

Dans la sphère écoféministe belge – comme dans d'autres contextes nationaux – il y a donc un souci de mettre en lumière « *ce côté intersectionnel, anticapitaliste, décolonial de l'écoféminisme* » (Jeanne).

Cela en fait alors un mouvement profondément hétérogène et polyphonique, dont les domaines de revendications sont extrêmement larges et multifacettes : « *c'est ça qui est chouette avec l'écoféminisme, c'est que c'est assez pluriel. Et que ça permet de rentrer par différentes portes dans cette thématique, dans le mouvement* » (Mathilde). Si certaines parlent de « *polyphonies* » écoféministes¹³ (Lidia et Claudine L.), l'on peut aussi parler de « *nébuleuse* » (Jeanne et Claudine L.) ou de « *galaxie* » (Jeanne).

Ce brassage de multiples luttes, enjeux et revendications permet alors de construire un mouvement très large, qui parle alors à de nombreuses personnes de tous les horizons :

« C'est un mouvement qui a été approprié par tellement de personnes, de tellement d'horizons différents, que du coup, pour moi aussi, il peut faire écho à énormément de monde. » (Mathilde)

C'est d'ailleurs là le propre de l'intersectionnalité, qui s'attelle à entrelacer et articuler de multiples lunettes d'analyse afin de produire une approche qui recoupe toutes les identités. Le principe fondateur de l'intersectionnalité est alors d'aller totalement à l'encontre de toute vision essentialiste, qui ne considérerait les individus que comme des acteur·rices à l'identité figée et universelle.

¹³ Claudine D. – en collaboration avec Lidia et Claudine L. dans le cadre du travail du Monde selon les Femmes – avait notamment publié, en 2022, un ouvrage intitulé *Polyphonie écoféministe : entre terres et mères*, afin de montrer la pluralité des enjeux et des formes d'action écoféministes dans diverses régions du monde.

Si l'intersectionnalité permet alors de visualiser les interconnexions multiples entre les modes de domination, et ainsi « *offre les moyens d'éviter les pièges de l'essentialisme*¹⁴ » (Gatt, 2021, p. 6). Fondamentalement, adopter une vision intersectionnelle des luttes pour la justice sociale permet donc de passer outre la question de l'essentialisme, et plutôt d'embrasser la multitude d'identités que peuvent adopter les individus, et, par-là, de se soucier d'expériences diverses de la domination. La critique d'essentialisme n'a donc, en théorie, pas sa place dans une dynamique intersectionnelle.

3.3. *Tisser des liens et articuler les enjeux en faveur de la justice sociale*

C'est donc une dialectique bien plus complexe qu'un simple rapprochement des femmes et de la nature qui est à l'œuvre ici : les écoféministes tentent en réalité d'apporter un cadre d'analyse qui permette d'articuler toutes les dynamiques liées à la justice sociale :

*« Pour moi, c'est en fait comme un rideau. Une fenêtre avec beaucoup de rideaux, je dis un peu ça. Tu ouvres tes rideaux avec tes lunettes anticapitalistes, tu ne vois pas le soleil. Tu ouvres tes rideaux avec tes lunettes décoloniales, tu ne vois pas le soleil. Tu ouvres tes rideaux avec tes lunettes féministes, tu ne vois pas le soleil. Tu ouvres tes rideaux avec les rapports Nord-Sud ... En fait, ça ne suffit pas d'ouvrir un rideau. Il faut vraiment ouvrir tous ces rideaux-là et donc articuler, en fait. »
(Lidia)*

Il y a donc une volonté, dans l'écoféminisme, d'entrelacement et d'articulation de multiples enjeux en faveur de l'environnement et de la justice sociale. Sans s'engager autour de tous les rapports de domination en place, l'objectif de justice sociale recherché ne peut être atteint :

¹⁴ Traduction personnelle de l'anglais depuis : « *offers the means to avoid the traps of 'essentialism'* ».

« *La grande ligne directrice, c'est justement cette exigence d'articuler les buts de préservation de l'environnement et les buts de justice sociale, notamment de justice de genre. Ce qui signifie en fait l'exigence de ne pas sacrifier un objectif politique à un autre [...]. Donc, c'est toujours le garde-fou contre la tentation assez facile de séparer les luttes et de se contenter d'une lutte unilatérale.* » (Jeanne)

Il y a donc souvent l'idée, au sein des écoféminismes, de tisser des liens : il s'agit alors d'associer, d'articuler, de mettre en relation les différentes dynamiques de pouvoir qui mènent à des discriminations à l'échelle globale, et qui nuisent à la fois à une partie de la population, et à l'environnement qui nous entoure : « *et donc, ce qu'elles disent, c'est, cultivons les liens* » (Claudine L.). L'idée est donc de mettre en lumière le fait que les humains ne sont en réalité pas au centre de notre écosystème, mais en font partie comme n'importe quel autre élément, et doivent alors s'y inclure en respectant les équilibres et les harmonies. Pour cela, il est donc nécessaire d'agir en respectant l'environnement et en cultivant des liens sains et harmonieux.

Et cela se remarque notamment dans les répertoires d'action utilisés par les écoféministes, en Belgique et ailleurs, qui s'attellent à tisser des liens de manière symbolique : nombreuses sont les mobilisations et activités qui consistent à tisser, broder, tricoter, faire des « *bandes de fils* » (Lidia), afin de montrer l'entrelacement des expériences et des systèmes de domination, et de symboliquement retisser la « *toile de la vie*¹⁵ ».

A la manière de l'expérience des Women's Pentagon Action de 1980, où les femmes de cette mobilisation avaient, pour rappel, tissé des toiles de laine sur les portes du Pentagone afin de montrer les multiples entrelacements, à la fois entre les humains et les non-humains au sein de leur écosystème naturel qui est la Terre, mais

¹⁵ Traduction de l'anglais « *web of life* ».

également entre diverses causes comme la pauvreté, la justice environnementale, la guerre ou les discriminations ethniques. Plus concrètement, en 2021, les Amis de la Terre Belgique avait organisé un atelier sur l'écoféminisme, où les participant·es avaient par exemple été notamment invité·es à produire des affiches afin de montrer les entrelacements et les interconnexions au sein des enjeux et revendications écoféministes, ce qui a mené à des productions mettant en avant cette idée de « *tisser du lien* ».

Tisser du lien et articuler sont donc deux valeurs primordiales au sein de l'écoféminisme, et permettent de mettre en lumière la complexité des enjeux du mouvement, sans se restreindre à une vision essentialiste qui serait alors trop simplificatrice et omettrait les multiples imbrications qui forgent le monde social et les sociétés humaines.

3.4. *L'écoféminisme comme mode d'analyse du clivage différencialisme/universalisme*

Dans le combat féministe depuis son avènement, nombre d'auteur·rices se sont placé·es sur ce que Charlotte Luyckx (2023) appelle le « *dilemme de la différence* », entre différencialisme et universalisme. Si, d'un côté, cela revient à reconnaître les spécificités féminines de manière essentialisante et uniformisante pour la catégorie femme en niant de potentielles différences internes, de l'autre côté, l'universalisme cherche à revendiquer une égalité homme/femme en gommant les différences de genre qui peuvent exister.

L'écoféminisme adopte, dans ce débat et d'un certain point de vue, une optique constructiviste, dans la mesure où il tente de mettre le doigt sur les constructions sociales aliénantes qui caractérisent les normes et les rôles de genre, et leur capacité à générer des rapports de domination clairs à l'encontre des femmes. Tout en montrant que ces différences de genre se fondent à l'origine sur des arguments

scientifiques et biologiques, l'ambition des idées écoféministes est donc de prouver la dimension de construction sociale qui mine les rapports de genre et les relations à l'environnement. Cela ne veut en revanche pas dire que l'écoféminisme adopte une vision profondément universaliste comme d'autres féministes aiment à mettre en avant – telles que Simone de Beauvoir ou Christine Delphy notamment (Luyckx, 2023). D'un autre côté, si l'écoféminisme adopte également des traits différencialistes, il ne se place pas non plus totalement ce côté de l'échiquier. Il apparaît clair que l'écoféminisme reconnaît des traits et des spécificités féminines, néanmoins profondément construites :

« Je dirais, et ça c'est très écoféministe, c'est-à-dire, il y a des différences qui sont construites, même si elles sont un peu biologiques, ou physiologiques ; mais ce n'est pas au nom de ça qu'on va justifier des inégalités. » (Claudine D.)

L'on reconnaît donc des différences de genre, tout en affirmant leur caractère socialement construit. En revanche, cela a pour risque d'uniformiser et d'essentialiser les caractéristiques singulières des femmes, et omettant de larges pans de l'expérience féminine. L'idée est alors de passer outre ces différences genrées, puisque ce sont elles, au travers des schémas de pensée classiques, qui participent à générer des inégalités profondes ; et d'apprécier de multiples autres variables, qu'elles soient liées à l'âge, à l'origine ethnique, à l'appartenance de classe, ou encore à l'orientation sexuelle.

L'idée est alors, par l'intersectionnalité, de produire une vision plus complexe et moins uniformisante ou essentialisante de la trajectoire féministe. En joignant de multiples causes (antiraciste, anticapitaliste, écologiste, anticolonialiste, pacifiste, etc.) dans ses enjeux, l'ambition de l'écoféministe est alors d'aller plus loin que les visions universaliste et différencialiste, qui s'avèrent trop simplistes et toujours oppressives, tout en suivant le schéma binaire classique des sociétés occidentales patriarcales et capitalistes. Il est donc important de noter que les écoféminismes s'attellent à sortir des

schémas classiques de pensée, en s'émancipant des cadres et en produisant une réflexion plus complexe des rapports entre humains, mais aussi entre ces derniers et leur environnement.

3.5. *La critique d'essentialisme : une analyse qui ignore la complexité des enjeux écoféministes*

Les actrices écoféministes soulignent dès lors que la compréhension de l'écoféminisme comme le simple rapprochement des femmes et de la nature est en réalité profondément incomplète, et occulte des dynamiques structurelles et intersectionnelles impliquant l'articulation de tous les modes de domination. Une mauvaise lecture, trop simpliste, mène donc au « *faux débat* » (Claudine D.), à la critique « *malhonnête* » (Jeanne) de l'écoféminisme comme essentialiste. C'est en réalité une analyse du croisement des systèmes de domination par une approche structurelle et intersectionnelle qui prime dans le combat écoféministe, avec une volonté de tisser du lien entre les enjeux et les êtres (humains comme non-humains).

Cette critique repose en effet d'une part sur les cadres de pensée patriarcaux et capitalistes, qui sont profondément remis en cause par l'idéologie écoféministe. Mais, d'autre part, elle ne parvient pas à mettre en lumière le caractère structurel et intersectionnel de la philosophie écoféministe, c'est-à-dire sa critique des systèmes de domination, qui est une réflexion plus profonde qu'un simple rapprochement essentialisant entre femmes et nature.

Les écoféminismes préfèrent donc poser une analyse qui embrasserait l'intégralité de la vie sur Terre, dans un écosystème équilibré, où chaque élément devrait être en harmonie avec les autres, et ne plus subir les effets de divers systèmes de domination et de subordination. Mathilde aime d'ailleurs à mettre en avant le fait que, plus que de rallier femmes et nature, il s'agit en réalité d'apprécier l'humain dans toute sa complexité, son hétérogénéité et

sa multiplicité, au sein de son environnement. Pour elle, l'écoféminisme consiste alors à :

« savoir se resituer soi en tant qu'être humain. [...] Souvent le mot féministe fait très peur, parce qu'on entend que le féminin, mais c'est l'humain qu'on remet un peu au centre aussi, tout simplement. Ce n'est plus penser au-dessus de cette planète, mais se penser dans l'écosystème en tant que tel. » (Mathilde)

Et, pour cela, il s'agit d'ouvrir les façons de voir le monde, qui sont marquées par des dichotomies oppressives, et élaborer dès lors de nouveaux imaginaires, de nouveaux récits pour apprécier le monde qui nous entoure d'une façon plus inclusive. Cela rejoint alors l'analyse que Philippe Descola (2005) élabore : le monde occidental, fondé sur le naturalisme et donc la primauté de l'Humanité sur la nature, exploitée, n'est pas la seule relation possible entre nature et culture, et entre les humains. Il est alors possible de refonder les cadres conceptuels, et d'imaginer d'autres modes de pensée et d'action : c'est ce que les écoféminismes s'attellent à faire.

4. Une ambition de déconstruction des abstractions : déraciner les cadres de pensée traditionnels

Si la première réponse écoféministe à cette critique essentialiste consiste à mettre en lumière la mauvaise compréhension dont le mouvement est victime en soulignant sa perspective structurelle, la seconde réponse est de l'ordre du constructivisme, dans la mesure où le mouvement rejette les binarités construites, en montrant qu'elles n'ont d'autre rôle que d'établir des rapports de pouvoir. C'est donc un réel travail de déconstruction qu'entame, ensuite, l'écoféminisme.

4.1. Sortir des systèmes de pensée patriarcapitalistes par la déconstruction des cadres conceptuels

Loin de faire des rapprochements essentialistes entre femmes et nature, l'écoféminisme s'attelle en réalité à dénoncer ces constructions, et à les remettre en cause. C'est ce qu'affirme d'ailleurs Lidia lorsqu'elle affirme : *« Mais pour moi l'écoféminisme n'est pas*

ça. *Il y a même une critique à ça.* ». Une idée centrale de ces mouvements est une donc profonde critique de cette association patriarcale, qui passe à la fois par des binarités de genre et une opposition entre nature et culture. Comme le montre Jeanne :

« Au contraire, généralement, le rapprochement femme-nature, elles l'ont analysé, comme l'a fait Simone de Beauvoir, en fait, elles l'ont analysé en montrant que c'est un thème récurrent de l'imaginaire occidental, mais que c'est une construction patriarcale. » (Jeanne)

Ainsi, l'écoféminisme soutient que pour analyser les entrelacements entre les rapports de domination dont souffrent à la fois les femmes et la nature, il est nécessaire de déconstruire les cadres conceptuels oppressifs qui minent le monde contemporain : *« il y a vraiment une déconstruction du mythe de l'essence féminine, de la même façon que dans d'autres courants féministes constructivistes »* (Jeanne). Mathilde montre d'ailleurs que certains liens entre femmes et nature qui ont été établis ne se tiennent pas, et ont été contredits :

« Je trouve que dans nos sociétés ici occidentales, on lit souvent quand même déjà femme, nature, simplement par une espèce de vision de fragilité comme ça. Alors que, que ce soit pour l'une ou pour l'autre c'est totalement faux, il y a beaucoup de robustesse en fait. La nature est extrêmement résiliente, comme le monde féminin, honnêtement, vu tout ce qui a déjà été enduré, on ne peut qu'attester de cette résilience. » (Mathilde)

Ces spectres d'analyse essentialistes et oppressifs doivent alors être évincés des modes de pensée, puisque c'est par leur biais qu'à la fois les relations de domination et de subordination envers les femmes et l'environnement naissent, mais également que d'autres systèmes de pensée ne peuvent être envisagés. Ces visions dichotomiques et oppressives n'ouvrent alors pas au changement et à la refonte des relations sociales en faveur de la justice sociale. Il est donc fondamental, pour les mouvements écoféministes, d'en finir avec ces visions construites et oppressives du monde social.

Dans cette optique, ce qui est intéressant dans l'écoféminisme est le lien latent avec la nature qui est exposé : plus que la déconstruction, on parle même de « *déracinement* ». Pour Lidia, la clé est « *la question des racines [...]. Déraciner un paradigme en fait, un paradigme de la domination.* ». L'idée est alors de passer outre les cadres conceptuels classiques, qui posent par exemple les hommes comme marqués par leur force et l'utilisation de leur raison, ainsi que leur capacité à exploiter à la fois les femmes et la nature ; ou les femmes comme sensibles, fragiles et douces. Les écoféminismes appellent donc à renverser ces modèles et tout ce qu'ils impliquent en termes de rapports de domination et d'inégalités : « *on déconstruit ce qui a été assigné* » (Claudine D.). L'idée centrale des écoféminismes est alors de :

« vouloir changer depuis la racine un système de pensée qui est basé sur des rapports de domination qui donnent lieu à des sociétés très inégalitaires, qui génèrent des crises écologiques, climatiques, sociales, sanitaires, migratoires, ... » (Lidia)

Mais il s'agit donc de déconstruire à la fois la binarité de genre, qui mène à un système et des rapports de force sexistes dont souffrent les femmes, mais également de mettre fin à la dialectique nature/culture qui génère un monde oppressif et extractif à l'encontre de l'environnement.

Conséquemment, la logique centrale est de mettre en avant le caractère socialement construit des identités, des expériences et des parcours, des normes de genre ainsi que des rapports à la nature, pour laisser la porte ouverte à d'autres imaginaires, à d'autres façons de voir le monde, qui ne seraient pas porteuses de profondes inégalités et discriminations.

4.2. *Dépasser le clivage essentialisme/constructivisme : le concept du reclaim*

Mais, plutôt que de se placer dans un débat entre différentialisme et constructivisme – qui évaluerait d'un côté les différences et de l'autre mettrait en lumière la construction sociale des rôles et des normes – l'écoféminisme utilise un « *détournement* » de ce « *dilemme de la différence* » (Luyckx, 2023), par l'énonciation d'un concept novateur : le *reclaim*. Par cette notion, les écoféminismes parviennent dès lors à aller plus loin qu'un simple lien entre femmes et nature, puisqu'il s'agit de modifier les entendements classiques, et de se les réapproprier, de les faire siens.

Le *reclaim* peut dès lors se définir comme un travail de réappropriation.

« Mais se réapproprier quoi ? Se réapproprier ce qui nous a été ôté – quand je dis 'nous', les femmes principalement, mais aussi probablement les écologistes, et donc les écoféministes, – ce qui nous a été ôté en disant 'ça n'a pas de valeur', 'c'est relié à la nature', 'ça n'a pas de prix' [...], 'c'est inutile', 'c'est inintéressant', alors que si, c'est intéressant » (Claudine D.)

Il s'agit alors, par cette notion du *reclaim*, de se réapproprier ce « *qui a été délaissé, ignoré, méprisé* », dans le but d'en faire une force et de s'affirmer au sein du monde social. Il peut alors s'agir de savoir-faire et de connaissances méprisées et discréditées parce qu'attribuées aux femmes ou liées à la nature, mais cela peut concerner le corps des femmes et leurs émotions, trop longtemps contrôlées ou réprimées. Certaines connaissances médicales, comme celles liées aux plantes, par exemple, peuvent être réappropriées afin d'en faire des forces, des puissances d'agir.

C'est alors là toute l'idée des pratiques de sorcellerie, par exemple, où rituels et connaissances des plantes sont utilisés afin de se réapproprier une histoire d'oppression, et de forger une figure de force et de puissance libre et indépendante. La réappropriation de la figure de la sorcière par le féminisme et l'écoféminisme se réalise

autour d'une Histoire de « *femmes qui voulaient rester indépendantes tout en continuant d'appréhender la nature qui les entoure et de s'en servir juste à bon escient pour se soigner* » (Mathilde), et qui ont alors été brûlées en masse dès le début de la Renaissance. La réappropriation de cette icône permet alors de casser les cadres patriarcaux dans lesquels les sorcières ont été chassées, et de revaloriser les symboles d'indépendance et de puissance qu'elles représentent.

En revanche, cette notion du *reclaim* étant parfois assez floue, plusieurs entendements peuvent naître de cette idée de réappropriation.

« *Tout le monde ne le comprend pas de la même manière. Parce que moi, je le comprends vraiment comme un travail d'archéologie historique. [...] Pour d'autres, c'est plutôt la réappropriation de la nature.* » (Lidia)

Ainsi, si certaines considèrent qu'il s'agit de se réapproprier et de revaloriser tout ce qui a trait à la nature, d'autres voient en ce concept une idée plus large de réappropriation du passé, d'« *archéologie historique* » (Lidia). Cette première approche du *reclaim* peut englober un retour à des pratiques respectueuses de l'environnement, mais aussi la mise en valeur des connaissances écologiques traditionnelles, ou encore la reconquête des espaces naturels afin de restaurer un équilibre écologique. La seconde approche, elle, consiste en revanche à revisiter, redécouvrir et réévaluer l'Histoire, et à revisibiliser ce qui, par le passé, a été mis sous silence. Il s'agit alors de « *comprendre l'Histoire, pas des points de vue de ceux qui ont gagné, mais aussi des autres points de vue* » (Lidia), et donc de s'ouvrir à d'autres perspectives. Concrètement, la réappropriation de l'Histoire de la sorcellerie permet par exemple d'analyser le monde occidental sous un spectre nouveau, et de mettre en avant les dynamiques de pouvoir qui ont rongé les relations sociales et les structures politiques depuis plusieurs siècles, en dévalorisant à la fois les femmes et la nature.

Pour certaines, ce concept du *reclaim* part alors de l'envie de passer outre les systèmes de domination, afin de construire de nouveaux récits orientés davantage vers la justice sociale.

« Mais pour moi, le reclaim, ça part d'un sentiment qui bouillonne un peu en soi, de colère et d'injustice, et de vouloir réparer un peu ça. Et ça aussi, l'écoféminisme, c'est réparer au final, je trouve. C'est retisser quelque chose qui est nouveau pour réparer un petit peu ce qui a été fragilisé par une société patriarcale. » (Mathilde)

En déconstruisant les cadres de pensée traditionnels, et en se réappropriant ce qui a longtemps été méprisé et dévalorisé, il est alors temps de créer de nouveaux récits, de nouveaux imaginaires, pour fonder un monde social basé sur la justice sociale. En visibilisant ce qui a longtemps été oublié, en mettant en lumière « *des choses qui ne sont pas visibles et qui nous permettraient d'aller vers une autre forme de paradigme* » (Lidia), nous pouvons alors ouvrir à d'autres modes de pensée, par le biais de l'écoféminisme.

4.3. La constitution de nouvelles utopies pour penser le monde

Après avoir mis en lumière l'entrelacement de multiples systèmes de domination, puis s'être attelé à les déraciner, à les déconstruire, et à se réapproprier ce qui a longtemps été oublié, les écoféminismes ont pour ambition de proposer de nouvelles façons de penser le monde. En fait, l'idée est alors de passer outre les cadres conceptuels oppressifs des systèmes patriarcal et capitaliste, et d'en proposer des alternatives plus justes et inclusives. C'est notamment ce qu'affirme Lidia :

« Pour moi, le féminisme n'est pas aller on veut une part égale de ce gâteau, c'est plutôt ce gâteau est pourri, donc il nous faut des nouvelles recettes quoi, et ça c'est l'écoféminisme, il nous faut des nouvelles recettes. En pluriel, en plus, parce que c'est pas faire un gâteau mais peut être un gâteau, une salade de fruits, du yogourt, de, je sais pas, une salade ... » (Lidia)

Si les cadres, normes et structures traditionnelles se caractérisent par une certaine stabilité qui n'ouvre pas à un changement radical des modes de pensée, les écoféminismes, eux, tentent alors d'offrir de nouvelles perspectives, en « *[proposant] un changement de paradigme* » (Lidia). Pour Lidia, « *penser un monde qui fonctionne autrement est compliqué* », dans la mesure où l'on a tendance à perpétuer les mêmes modèles qui ont caractérisé nos sociétés. C'est d'ailleurs le concept de « *dépendance aux sentiers*¹⁶ » qui empêche la transformation radicale des structures, dans la mesure où les pratiques et les normes sont souvent largement déterminées par le passé, et sont donc marquées par une certaine inertie (Mahoney, 2000). Cela limite alors grandement la capacité des individus à imaginer des alternatives, et les institutions à la mettre en place :

« On a une tendance à rouler comme on a vu [...] Donc il faut sortir de croire qu'on a roulé toujours comme ça et qu'on devrait rouler comme ça dans le futur. Pour voir qu'on n'a pas toujours roulé comme ça, cette terre industrielle dans laquelle on vit, et capitaliste, elle a peut-être 200 ans. En fait, on n'a que 200 ans, donc le monde a été organisé autrement. Et donc elle pourrait l'être aussi autrement. » (Lidia)

Les écoféminismes poussent donc à imaginer de nouveaux récits, de nouvelles perspectives, et ce notamment par la question des utopies. L'idée est de briser ces cycles de continuité impliqués par la dépendance aux sentiers. Pour sortir des cadres classiques, il est alors important d'élaborer de nouveaux imaginaires qui permettent d'ouvrir « *l'esprit au changement* » (Lidia). Concrètement, il s'agit de transformer les normes de genre et le rapport à l'environnement notamment, vers des visions plus justes et équilibrées, en remettant l'humain au centre de son environnement, et en favorisant l'harmonie et la justice sociale entre les humains, mais également avec les non-humains. L'on réévalue alors les relations entre les

¹⁶ De l'anglais « *path dependence* », ou « *path dependency* ».

humains, mais aussi leurs rapports avec la nature environnante, qui sont considérés comme négligés dans les approches traditionnelles.

Les écoféminismes sont alors vus comme vecteurs « *[de] théorisations et surtout [de] méthodologies pour ça* » (Claudine L.), dans l'objectif de mettre fin aux systèmes oppressifs et de générer de nouveaux équilibres. D'après Mathilde, « *l'écoféminisme, c'est réparer au final, je trouve. C'est retisser quelque chose qui est nouveau pour réparer un petit peu ce qui a été fragilisé par une société patriarcale.* ». L'on déconstruit les systèmes de domination, avant de construire de nouvelles structures sociales, politiques et culturelles, qui ne nuisent pas aux un·es ou aux autres.

Chapitre 3 – Réflexions, discussions et limites

La critique d'essentialisme qui touche les écoféminismes en Belgique reçoit donc des réponses complexes, dans la mesure où ces mouvements s'avèrent être très polyphoniques, et que les raisonnements idéologiques qui les caractérisent sont parfois relativement flous et hétérogènes.

1. Le rejet pur et simple de la critique ?

Considérée comme un « *faux débat* » et comme une question « *malhonnête* », la problématique de l'essentialisme au sein de ces mouvements et de leur idéologie est alors rejetée d'emblée par les acteur·rices du domaine, dans la mesure où elle se base sur une mauvaise lecture de ses enjeux et revendications (Carlassare, 1994; Gaard, 2011; Gatt, 2021; Griffin, 1997; Hache, 2016a; Luyckx, 2023). Nous assistons donc, parmi les acteur·rices de Belgique francophone, à un rejet unanime de cette idée selon laquelle les écoféminismes poseraient une analyse essentialiste en rapprochant femmes et nature : tout comme de nombreuses autrices ayant travaillé la question de l'essentialisme au sein de la littérature, qui s'attellent à démonter cet argumentaire (Carlassare, 1994; Gatt, 2021; Hache, 2016a; Luyckx, 2023), les actrices interrogées considèrent ce débat comme fondé sur de mauvaises bases de compréhension, et le rejettent alors immédiatement par une argumentation portant sur l'essence et l'idéologie du mouvement.

Il est toutefois à noter que ce débat subsiste encore en partie aujourd'hui dans la littérature, et que certain·es auteur·rices en Belgique francophone continuent d'attribuer à l'écoféminisme un penchant essentialiste. Éléonore Haddioui (2020) considère alors que, bien que « *les militantes écoféministes se défendent d'essentialisme, cet argumentaire flirte dangereusement avec cette pensée* » (p. 11). L'autrice montre donc que l'idée est bien de rejeter cette idée d'essentialisme pour les acteur·rices écoféministes, mais

qu'il reste tout de même un gros risque de tomber dans ces travers, dans la mesure où un rapprochement entre femmes et nature, sans abolir totalement les constructions binaires patriarcales. Il est donc reconnu ici, comme dans le cadre de ce mémoire, que les écoféministes rejettent l'essentialisme, mais un avertissement est tout de même levé afin de ne pas tomber sur un féminisme qui ne soit plus assez inclusif et trop uniformisant. C'est d'ailleurs également ce type d'avertissement que Claudine L. a énoncé lors de son entretien : pour elle, l'essentialisme doit agir comme un « *garde-fou positif* » pour ne pas tomber dans des travers dangereux et intolérants. L'idée est alors ici de dire que, bien que la critique d'essentialisme n'est pas acceptée comme légitime par les acteur·rices du milieu, celle-ci ne doit tout de même pas être invisibilisée, puisqu'elle peut permettre au mouvement de constamment réaliser des introspections pour se complexifier, s'améliorer, s'adapter à son environnement et aux avancements de la société, et ainsi éviter de perdre pied en devenant un mouvement intolérant et non-inclusif.

Ainsi, bien que cette étude ait soutenu une grande partie de la littérature en montrant le rejet, par la sphère écoféministe, de la critique d'essentialisme, le débat semble subsister. Cependant, les écoféminismes étant particulièrement polyphoniques et multifacettes de façon largement assumée (Burgart Goutal, 2020; Carllassare, 1994; Hache, 2016a; Luyckx, 2023), il peut en subsister une large diversité de courants adoptant des approches toutes différentes du problème. Alors, si cette étude se centrant sur les courants écoféministes belges francophones montre un rejet univoque de la critique, il se pourrait que d'autres approches de l'écoféminisme – en Belgique ou ailleurs – n'abordent par ces questionnements de la même manière, soit en assumant une part d'essentialisme, soit en adoptant totalement une vision essentialiste de « la » femme et de son rapport à la nature. Mais, encore une fois, l'identification faible en tant qu'écoféministe pose alors question : où sont les limites et les contours ? comment identifier un·e écoféministe qui ne se considère pas comme tel·le ? un

écoféminisme essentialiste est-il tout de même un écoféminisme ? Pour répondre à ce genre de questionnements, Ariel Salleh (2016) évoque deux types d'identification : une dimension subjective, et une dimension objective de l'identité écoféministe. Si, d'un côté, l'on pourrait identifier un·e écoféministe comme quelqu'un·e qui ressent une appartenance au mouvement et une adhésion à ses idées ; de l'autre, de façon plus objective et structurelle, un·e écoféministe serait quelqu'un·e qui poursuit des actions écoféministes. Il apparaît donc difficile d'identifier des écoféministes de manière rigide, ce qui implique qu'il semble important de noter que, bien que cette étude ait conclu que les actrices écoféministes belges rejettent de manière unanime les critiques d'essentialisme, ces conclusions ne concernent probablement l'entièrement du mouvement de façon homogène.

2. Une analyse à portée structurelle et intersectionnelle

Afin de justifier ce rejet, les acteur·rices s'intéressant à ces questions évoquent la portée structurelle et intersectionnelle du combat écoféministe. En effet, plus que de simplement rapprocher femmes et nature, et de revendiquer une association intrinsèque entre les deux, sans se préoccuper de la multiplicité d'identités et d'expériences féminines, les écoféminismes s'en prennent plutôt aux parallèles entre le destin des femmes et celui de l'environnement. Ce qui est analysé concerne alors plutôt l'entrelacement des systèmes de domination, et ce également dans une optique intersectionnelle, qui accueille alors aussi les rapports de force coloniaux, racistes ou encore de classe.

D'après les actrices interrogées, l'enjeu central de l'écoféminisme étant la mise en relation des rapports de domination – et non des identités intrinsèques – la critique d'essentialisme n'a donc pas sa place autour de ces enjeux : c'est justement une analyse structurelle qui prend sa place en mêlant écologie et féminisme.

« Il suffit de lire les textes écoféministes, [...] de lire quelques bouquins importants pour voir que l'énorme majorité des

penseuses écoféministes ne sont pas essentialistes, sont constructivistes. » (Jeanne)

L'essentialisme apparaît donc comme hors-sujet dans un spectre plutôt constructiviste et structurel, qui ne se contente pas d'analyser les identités et les destins individuels, mais adopte plutôt un schéma de pensée en termes de structures et de systèmes. Si certain-es parlent de « *patriarcapitalisme* » (Burgart Goutal, 2020, p. 12) pour montrer l'implication d'un système global oppressif, le constat général issu de la littérature semble congruent avec les conclusions tirées par les actrices belges interrogées : c'est réellement une question d'oppression systémique et structurelle qui est mise au jour par l'écoféminisme (d'Eaubonne, 1974; Gaard & Gruen, 1993; Gates, 1996; Merchant, 1980; Warren, 1990, 1994, 2000, 2009).

Loin de simplement établir des rapports essentialistes entre femmes et nature, l'idée est donc toute autre, au profit d'une approche fondamentalement structurelle. La critique à l'encontre du mouvement semble donc reposer sur une mauvaise lecture de ses enjeux.

Par ailleurs, la logique même de l'intersectionnalité étant d'éviter de tomber dans une lecture essentialiste des expériences des femmes, en analysant plutôt l'entrelacement des identités et des discriminations qui touchent les individus, l'ambition de l'écoféminisme, qui se penche sur ce que certain-es ont qualifié de « *racisme environnemental* » (Charbonnier, 2022), est donc de passer outre un spectre essentialiste d'analyse, afin d'embrasser la multitude d'enjeux et de revendications qui tapissent la lutte en faveur de la justice sociale. Les acteur·rices écoféministes belges appuient donc leur argumentation vis-à-vis de cette question de l'essentialisme, en montrant alors que l'ambition intersectionnelle de ces mouvements participer à pousser l'analyse plus loin, et à reconnaître et combattre la multiplicité polyphonique des enjeux de domination et d'exploitation. C'est ainsi que, pour l'écoféminisme,

l'intersectionnalité « offre les moyens d'éviter les pièges de l'essentialisme » (Gatt, 2021, p. 6).

Cependant, d'autres auteur·rices adoptent une posture assez radicale et s'attellent à montrer que l'écoféminisme en Belgique reste encore trop modéré, au risque de ne favoriser qu'une vision différencialiste des rapports entre femmes et hommes, et donc d'« invisibiliser l'expérience des femmes dans leur diversité » (Haddioui, 2020, p. 12). Ainsi, bien que cette étude ait montré la volonté des écoféminismes belges à embrasser la diversité des luttes contre les systèmes de domination, qu'ils soient patriarcaux, capitalistes, colonialistes ou racistes, notamment, la littérature rappelle qu'il est important de ne pas oublier ces deux derniers au profit des causes écologiste et féministe. En effet, en se focalisant en grande partie sur l'écologie et le féminisme, et donc en portant une large partie de l'analyse sur les femmes et la nature, ces mouvements auraient tendance à adopter des visions moins englobantes de la justice sociale. Certain·es auteur·rices aiment alors à rappeler la vocation intersectionnelle que doit adopter le mouvement afin de ne pas perdre en pertinence.

Les observations issues de ce travail de recherche semblent donc majoritairement congruentes avec ce qu'affirme la littérature francophone et anglophone sur le sujet – bien que des avertissements subsistent quant au caractère intersectionnel et inclusif du mouvement. Ainsi, pour les écoféminismes belges de manière globale, l'essentialisme n'aurait absolument sa place au sein de l'idéologie de ces mouvements, dans la mesure où ils adoptent des perspectives profondément structurelles et intersectionnelles qui vont bien plus loin que des analyses essentialistes, et s'attellent en réalité à critiquer ce type d'approche en revendiquant une plus grande complexité des enjeux et des revendications.

3. Déconstruire les cadres conceptuels et créer de nouvelles utopies : un mouvement radical ?

De manière générale, cette étude a également montré l'importance, au sein des écoféminismes belges, de déconstruire les « *cadres conceptuels oppressifs* » issus des systèmes de domination capitaliste et patriarcal, dans l'optique de créer de nouveaux schémas de pensée davantage inclusifs et orientés vers la justice sociale et l'équilibre.

Comme l'ont montré nombre d'auteur·rices sur le sujet (Glazebrook, 2002; Hache, 2016a; Lahar, 1991; Luyckx, 2023; Warren, 1990, 2009), l'ambition des écoféminismes est donc bel et bien un renversement des cadres de pensée, et ce, notamment au travers du *reclaim*, ce qui permet de revoir, entre autres, les liens entre femmes et nature d'une manière qui se veut non-essentialiste. L'idée est donc de créer de nouveaux imaginaires, de fonder le monde sur de nouvelles bases qui soient respectueuses des humains et de l'environnement, sans assigner les individus dans des cases et des systèmes oppressifs, en embrassant la complexité et la polyphonie des expériences. L'approche des actrices interrogées lors de cette étude semble alors congruente, à l'échelle belge, avec la littérature portant déjà sur des sujets similaires. Elles utilisent donc cet argumentaire afin de rejeter les critiques d'essentialisme, dans la mesure où créer de nouvelles utopies et ouvrir le regard à d'autres perspectives d'analyse du monde social permettrait de passer outre le piège des essences et des catégorisations abusives et oppressives.

Cependant, d'après certain·es auteur·rices (Haddioui, 2020), en Belgique, cette remise en cause des cadres ne serait pas assez radicale, et porterait alors toujours le risque de tomber dans l'essentialisme. En réalité, la plupart des actions écoféministes en Belgique francophone semblent davantage s'orienter vers des ateliers pratiques qui s'affirment comme plutôt de l'ordre de la sensibilisation, du soin individuel ou de la spiritualité, que de la remise en cause totale de l'ordre social, politique et culturel actuel

(Degimbe, 2022; Reyes i Raventós, 2021). Il semble y avoir un certain décalage, en Belgique, entre les objectifs affichés de renversement de l'ordre global, et les actions encore timides et très modérées qui sont mises en place dans ce contexte national. Il serait alors intéressant de se pencher sur d'autres systèmes et contextes régionaux et nationaux. Le monde anglophone, par exemple, qui est particulièrement riche en termes de littérature, et a vu naître de grandes mobilisations particulièrement marquantes pour le développement des écoféminismes (comme les Women's Pentagon Action, ou encore les blocages de Greenham Common, pour n'en citer que deux), serait très intéressant et pertinent à explorer davantage. Le contexte hispanophone également, qui adopte une tout autre vision des femmes et de la nature – et notamment via le rapprochement conceptuel entre corps et territoire dont fait allusion Lidia – serait également profondément intéressant à analyser, dans la mesure où découlent des approches, des cadres conceptuels et des modes d'action fondamentalement différents. La question de l'essentialisme ne s'y pose donc absolument pas de la même manière.

Ainsi, bien que les données récoltées lors de cette étude partagent de nombreux éléments avec la littérature sur le sujet en termes de déconstruction des catégories de pensée et de refondation de l'ordre social, ces analyses semblent être à nuancer dans la mesure où les actions écoféministes belges sont assez limitées en nombre et en intensité.

Conclusion générale

Ce mémoire de recherche a eu pour objectif d'apporter des éléments de réponse à la question suivante :

Comment les mouvements écoféministes en Belgique francophone répondent-ils aux critiques d'essentialisme prononcées à leur rencontre ?

Au travers d'une analyse qualitative d'entretiens semi-directifs par théorisation ancrée, il a donc été question de mettre en lumière le rôle que joue cette critique dans l'introspection des écoféministes vis-à-vis des idées du mouvement, et leur potentielle évolution. La méthodologie adoptée a dès lors été appliquée avec rigueur afin de faire coïncider les analyses et l'empirie, et d'ancrer l'étude dans le terrain. Malgré des biais dans le recueil, une analyse consciencieuse et approfondie a permis d'éclairer la compréhension des enjeux complexes et polyphoniques qui caractérisent les écoféminismes. Les données récoltées dans ce cadre ont alors pu montrer une réponse unanime de la part des acteur·rices du mouvement, qui rejettent sans hésitation la critique.

Si cette peur de l'essentialisation et de la naturalisation des femmes est légitime et se fonde sur l'existence de systèmes de domination multiséculaire, toujours est-il que la question de l'essentialisme dans l'écoféminisme relève davantage d'une mauvaise compréhension de ses tenants et aboutissants, que d'un réel défaut de sa philosophie. Par conséquent, en rejetant cette critique, les acteur·rices du mouvement écoféministe belge tentent de rectifier les questionnements, et s'attellent à complexifier les débats. Elles montrent de fait qu'une analyse trop simpliste de l'écoféminisme pourrait s'insurger de dynamiques essentialistes, mais négligerait alors les dynamiques structurelles, intersectionnelles et d'articulation qui marquent les idées écoféministes. Elles soulignent donc la complexité et le caractère polyphonique du mouvement, qui s'attaque à de multiples systèmes de domination entrelacés, dans une logique

intersectionnelle. Plus que cela, elles appellent alors à déconstruire les cadres conceptuels oppressifs qui minent nos sociétés, et à produire de nouveaux imaginaires permettant de penser un monde plus juste et inclusif. L'idée est que l'écoféminisme s'émancipe des schémas de pensée traditionnels afin de pousser la réflexion au-delà, de façon plus ambitieuse et englobante, et propose de refonder totalement une société basée sur le respect mutuel et l'harmonie entre les êtres-humains et leur environnement.

Ainsi, plus que d'effectuer des liens naturalisants et oppressifs entre femmes et nature, les écoféminismes proposent plutôt de remettre en cause les catégories-mêmes qui fondent les rapports de domination sexistes, spécistes, coloniaux, de classe ou encore nocifs envers l'environnement. Ces mouvements détournent alors la question de l'essentialisme en produisant de nouvelles utopies, de nouveaux récits pour ouvrir à une construction alternative du monde social.

Ces questionnements se caractérisant par leur subtilité et leur complexité, de multiples incompréhensions subsistent à ce sujet, à la fois dans la littérature, et au sein même du mouvement. Ce travail de recherche a donc permis de mettre en lumière les zones d'ombre et de flou qui marquent les mouvements écoféministes. Par-là, ces analyses et clarifications semblent primordiales afin de mieux saisir les enjeux du mouvement, et son intérêt en faveur de la refondation d'un système plus juste et plus inclusif, pour toutes et tous.

Cependant, ce type de critiques doit agir comme un « *garde-fou positif* » (Claudine L.), qui pousserait le mouvement à toujours se réinventer, à réfléchir à ses enjeux et ses idées, et à s'adapter aux évolutions de la société. Il serait d'ailleurs intéressant de se pencher, dans un travail de recherche ultérieur, sur la manière selon laquelle les mouvements écoféministes abordent les questions d'identités de genre qui se font de plus en plus prégnantes de nos jours. Il s'agirait alors de s'intéresser au rapport qu'entretiennent les écoféministes avec les questions de transidentité, de non-binarité et de continuum

de genre, et de tenter de comprendre comme les réflexions écoféministes ont été modelées à ces sujets depuis l'avènement du mouvement dans les années 1970. Si, à cette époque, les problématiques LGBTQIA+ et la question des identités de genre balbutiaient dans l'espace public, tout en souffrant d'un lourd tabou, elles prennent de plus en plus de place dans les discours et les expériences humaines, faisant dès lors émerger de nombreuses interrogations auxquelles il est nécessaire de trouver des réponses dans l'optique de développer une société juste et inclusive. Il apparaît donc nécessaire aux mouvements écoféministes de ne pas échapper à ces questionnements, et à les intégrer dans leurs discours, dans une optique structurelle et intersectionnelle.

Bibliographie

- Agarwal, B. (2000). Conceptualising environmental collective action : Why gender matters. *Cambridge Journal of Economics*, 24, 283-310. <https://doi.org/10.1093/CJE/24.3.283>
- Allard, É., Genest, C., & Legault, A. (2020). La théorisation ancrée : Une méthodologie, plurielle. *Revue Francophone Internationale de Recherche Infirmière*, 6(1), 100192. <https://doi.org/10.1016/j.refiri.2020.100192>
- Barthe-Deloizy, F., & Hancock, C. (2005). Introduction : Le genre, constructions spatiales et culturelles. *Géographie et cultures*, 54, Article 54.
- Beaugrand, J. P. (1988). Démarche scientifique et cycle de la recherche. In M. Robert (Éd.), *Fondements et étapes de la recherche scientifique en psychologie* (p. 1-36). Edisem.
- Bienaimé, C. (Réalisateur). (2019). Ecoféminisme #2 : Retrouver la terre (22) [Émission]. In *Un podcast à soi*.
- Burgart Goutal, J. (2020). Pourquoi relier écologie et féminisme ? In *Après la pluie. Horizons écoféministes* (p. 8-13). Tana Editions.
- Calvini-Lefebvre, M. (2018). « On ne peut pas empêcher les concepts de voyager » : Un entretien avec Christine Delphy. *Revue Française de Civilisation Britannique. French Journal of British Studies*, 23(1), Article 1. <https://doi.org/10.4000/rfcb.1817>
- Carlassare, E. (1994). Essentialism in Ecofeminist Discourse. In C. Merchant, *Ecology* (p. 220-234). Humanities Press.
- Charbonnier, P. (2022). *Culture écologique*. Presses de Sciences Po. <https://www.cairn.info/culture-ecologique--978724638301.htm>
- Cleary, M., Horsfall, J., & Hayter, M. (2014). Data collection and sampling in qualitative research : Does size matter? *Journal of Advanced Nursing*, 70(3), 473-475. <https://doi.org/10.1111/jan.12163>
- Cohen, J. L. (1985). Strategy or Identity: New Theoretical Paradigms and Contemporary Social Movements. *Social Research*, 52(4), 663-716.
- Combessie, J.-C. (2007). *La méthode en sociologie: Vol. 5e éd.* La Découverte. <https://www.cairn.info/la-methode-en-sociologie--9782707152411.htm>
- d'Eaubonne, F. (1974). *Le Féminisme ou la mort*. Le Passager clandestin.
- de Beauvoir, S. (1949). *Le deuxième sexe*. Gallimard.
- Degimbe, F. (2022). *Ecoféminisme : De quelle manière s'articulent la spiritualité et l'activisme au sein du mouvement écoféministe ?* UCLouvain.
- Della Porta, D., & Diani, M. (1999). *Social Movements. An Introduction*. Blackwell.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Gallimard.
- Devetak, R. (2005). Postmodernism. In *Theories of International Relations*. Palgrave Macmillan.
- Diamond, I., & Orenstein, G. F. (1990). *Reweaving the world : The emergence of ecofeminism*. Sierra Club Books. <http://archive.org/details/reweavingworldooiren>

- Ekins, P. (1993). 'Limits to growth' and 'sustainable development' : Grappling with ecological realities. *Ecological Economics*, 8(3), 269-288. [https://doi.org/10.1016/0921-8009\(93\)90062-B](https://doi.org/10.1016/0921-8009(93)90062-B)
- Fields, J. (2005). "Children Having Children" : Race, Innocence, and Sexuality Education. *Social Problems*, 52(4), 549-571. <https://doi.org/10.1525/sp.2005.52.4.549>
- Foucault, M. (1984). Deux essais sur le sujet et le pouvoir. In H. Dreyfus & P. Rabinow, *Michel Foucault, un parcours philosophique* (Gallimard, p. 297-321).
- Gaard, G. (2011). Ecofeminism Revisited : Rejecting Essentialism and Re-Placing Species in a Material Feminist Environmentalism. *Feminist Formations*, 23(2), 26-53.
- Gaard, G., & Gruen, L. (1993). Ecofeminism : Toward global justice and planetary health. *Society and Nature*, 2(1), 1-35.
- Gates, B. T. (1996). A Root of Ecofeminism : Ecoféminisme. *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 3(1), 7-16.
- Gatt, C. (2021). Gender, the Environment, and Ecofeminism. In *The International Encyclopedia of Anthropology* (p. 1-6). John Wiley & Sons, Ltd. <https://doi.org/10.1002/9781118924396.wbiea2420>
- Glazebrook, T. (2002). Karen Warren's Ecofeminism. *Ethics and the Environment*, 7(2), 12-26.
- Godard, O. (2015). I. Le problème climatique : Quelques données. In *La justice climatique mondiale* (p. 9-16). La Découverte. <https://www.cairn.info/la-justice-climatique-mondiale--9782707185488-p-9.htm>
- Goldblum, C. (2017). Françoise d'Eaubonne, à l'origine de la pensée écoféministe. *L'Homme & la Société*, 203-204(1-2), 189-202. <https://doi.org/10.3917/lhs.203.0189>
- Goldblum, C., d'Eaubonne, F., & Latouche, S. (2020). *Françoise d'Eaubonne et l'écoféminisme*. Le Passager clandestin.
- Gray, J. (1994). *L'homme vient de Mars, la femme vient de Vénus*. Editions Logiques.
- Griffin, S. (1978). *Woman and Nature*. Harper Collins.
- Griffin, S. (1997). Ecofeminism and Meaning. In K. J. Warren, *Ecofeminism : Women, Culture, Nature* (p. 213-226). Indiana University Press.
- Griffin, S. (2016). Où sont exposées conjointement et chronologiquement les idées de l'homme à propos de la nature et des femmes. In É. Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (p. 59-82). Cambourakis.
- Hache, É. (2016a). Introduction. In *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (p. 13-57). Cambourakis.
- Hache, É. (Réalisateur). (2016b). *L'écoféminisme, ou comment se reconnecter au monde* [Enregistrement vidéo]. Mediapart.
- Haddioui, E. (2020). « Arrête de niquer ta mer ! » De quoi l'écoféminisme occidental est-il le nom ? *La Revue Nouvelle*, 2(2), 10-13. <https://doi.org/10.3917/rn.202.0010>

- Hewitt, J. (2007). Ethical Components of Researcher—Researched Relationships in Qualitative Interviewing. *Qualitative Health Research*, 17(8), 1149-1159. <https://doi.org/10.1177/1049732307308305>
- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : À la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, 102(3), 23-34. <https://doi.org/10.3917/rsi.102.0023>
- Intissar, S., & Rabeb, C. (2015). Étapes à suivre dans une analyse qualitative de données selon trois méthodes d'analyse : La théorisation ancrée de Strauss et Corbin, la méthode d'analyse qualitative de Miles et Huberman et l'analyse thématique de Paillé et Mucchielli, une revue de la littérature. *Revue Francophone Internationale de Recherche Infirmière*, 1(3), 161-168. <https://doi.org/10.1016/j.refiri.2015.07.002>
- King, Y. (1989). The Ecology of Feminism and the Feminism of Ecology. In J. Plant, *Healing the Wounds. The Promise of Ecofeminism* (p. 21-52). Gabriola Island New Society Publishers.
- King, Y. (1994). Feminism and the Revolt of Nature. In C. Merchant, *Key concepts in critical theory : Ecology* (p. 198-206). Humanities Press.
- King, Y. (2016). Si je ne peux pas danser, je ne veux pas prendre part à votre révolution. In É. Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (p. 105-126). Cambourakis.
- Kirk, G. (1997). Ecofeminism and Environmental Justice : Bridges across Gender, Race, and Class. *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 18(2), 2-20. <https://doi.org/10.2307/3346962>
- Lahar, S. (1991). Ecofeminist Theory and Grassroots Politics. *Hypatia*, 6(1), 28-45.
- Lamoureux, D. (2006). Y a-t-il une troisième vague féministe ? *Cahiers du Genre, HS* 1(3), 57-74. <https://doi.org/10.3917/cdge.hs01.0057>
- Larrère, C. (2015). La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme. *Cahiers du Genre*, 59(2), 103-125. <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0103>
- Larrère, C. (2017). L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement. *Multitudes*, 67(2), 29-36.
- Laugier, S., Falquet, J., & Molinier, P. (2015). Genre et inégalités environnementales : nouvelles menaces, nouvelles analyses, nouveaux féminismes. Introduction. *Cahiers du Genre*, 59(2), 5-20. <https://doi.org/10.3917/cdge.059.0005>
- Leffingwell, H. (2018, janvier 16). Toward a Feminist Definition of Feminism. *Public Seminar*. <https://publicseminar.org/2018/01/toward-a-feminist-definition-of-feminism/>
- Lejeune, C. (2019). Chapitre 1. Qu'est-ce que la recherche qualitative ? In *Manuel d'analyse qualitative: Vol. 2e éd.* (p. 21-42). De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/manuel-d-analyse-qualitative--9782807323582-p-21.htm>
- Lerosier, T. (2017). Philippe Descola, Par-delà nature et culture. Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2015, 800 pages. *Questions de communication*, 31(1), 555-557. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11371>

- Luyckx, C. (2023). Éthique du care et écoféminisme : Deux voies de contournement du dilemme de la différence. *Revue Philosophique de Louvain*, 120(1), 141-158. <https://doi.org/10.2143/RPL.120.1.3292154>
- Mack-Canty, C. (2004). Third-Wave Feminism and the Need to Reweave the Nature/Culture Duality. *NWSA Journal*, 16(3), 154-179.
- Macy, J. (2016). Agir avec le désespoir environnemental. In É. Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (p. 161-182). Cambourakis.
- Mahoney, J. (2000). Path Dependence in Historical Sociology. *Theory and Society*, 29(4), 507-548.
- Malinowska, A. (2020). Waves of Feminism. *The International Encyclopedia of Gender, Media, and Communication*. https://www.academia.edu/43739681/WAVES_OF_FEMINISM
- Mas, C., & Tcherkoff, A. (2022, mars 15). Don't look away, l'égalité est une des solutions au changement climatique. *ONU Femmes France*. <https://www.onufemmes.fr/nos-actualites/2022/3/14/legalite-est-une-des-solutions-au-changement-climatique>
- Meadows, D., Meadows, D., Randers, J., & Behrens, W. (1972). *The Limits to Growth : A Report for the Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*. Universe Books.
- Méliani, V. (2013). Choisir l'analyse par théorisation ancrée : Illustration des apports et des limites de la méthode. *Recherches Qualitatives, Hors Série*(15), 435-452.
- Melosi, M. V. (1995). Equity, Eco-Racism and Environmental History. *Environmental History Review*, 19(3), 1-16. <https://doi.org/10.2307/3984909>
- Merchant, C. (1980). *The Death of Nature : Women, Ecology, and the Scientific Revolution*. Harper & Row.
- Merchant, C. (1992). *Radical Ecology. The Search for a Livable World*. Routledge.
- Moore, H. (1994). 'Divided We Stand' : Sex, Gender and Sexual Difference. *Feminist Review*, 47, 78-95. <https://doi.org/10.2307/1395255>
- Mucchielli, A. (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines: Vol. 3e éd.* Armand Colin. <https://www.cairn.info/dictionnaire-methodes-qualitatives-en-sciences--9782200244491.htm>
- Osman-Elasha, B. (2008). Le femmes ... Dans le contexte des changements climatiques. *United Nations*. <https://www.un.org/fr/chronicle/article/le-femmes-dans-le-contexte-des-changements-climatiques>
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181. <https://doi.org/10.7202/1002253ar>
- Paillé, P. (2017). Chapitre 3. L'analyse par théorisation ancrée. In *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (p. 61-83). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.santi.2017.01.0061>
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales: Vol. 5e éd.* Armand Colin. <https://www.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200624019.htm>

- Picq, F. (2002). Le féminisme entre passé recomposé et futur incertain. *Cités*, 9(1), 25-38. <https://doi.org/10.3917/cite.009.0025>
- Plumwood, V. (1991). Nature, Self, and Gender : Feminism, Environmental Philosophy, and the Critique of Rationalism. *Hypatia*, 6(1), 3-27.
- Plumwood, V. (1992). Beyond the Dualistic Assumptions of Women, Men, Nature. *The Ecologist*, 22(1), 8-13.
- Ress, M. (2010). Espiritualidad ecofeminista en América Latina. *Investigaciones Feministas*, 1. https://doi.org/10.5209/rev_INFE.2010.v1.8536
- Reyes i Raventós, R. (2021). *Au prisme de l'écoféminisme, un regard sur les groupes et les pratiques présentes en Belgique francophone*. UCLouvain.
- Rivoal, H. (2017). Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins. *Travailler*, 38(2), 141-159. <https://doi.org/10.3917/trav.038.0141>
- Rojtman, S., & Surduts, M. (2006). Le féminisme encore une fois à la croisée des chemins ? *Cahiers du Genre, HS* 1(3), 181-196. <https://doi.org/10.3917/cdge.hs01.0181>
- Salleh, A. (2016). Pour un écoféminisme international. In É. Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes* (p. 343-368). Cambourakis.
- Skewes, L., Fine, C., & Haslam, N. (2018). Beyond Mars and Venus : The role of gender essentialism in support for gender inequality and backlash. *PLOS ONE*, 13(7), 1-17. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0200921>
- Somma, M., & Tolleson-Rinehart, S. (1997). Tracking the Elusive Green Women : Sex, Environmentalism, and Feminism in the United States and Europe. *Political Research Quarterly*, 50(1), 153-169. <https://doi.org/10.2307/449033>
- Tapia, C. (2019). Féminisme et sexisme : Comprendre les évolutions. *Le Journal des psychologues*, 365(3), 14-14. <https://doi.org/10.3917/jdp.365.0014>
- Thompson, C. (2006). Back to Nature?: Resurrecting Ecofeminism after Poststructuralist and Third-Wave Feminisms. *Isis*, 97(3), 505-512. <https://doi.org/10.1086/508080>
- Vance, L. (1997). Ecofeminism and Wilderness. *NWSA Journal*, 9(3), 60-76.
- Warren, K. J. (1990). The Power and the Promise of Ecological Feminism. *Environmental Ethics*, 12(2), 125-146. <https://doi.org/10.5840/enviroethics199012221>
- Warren, K. J. (1994). *Ecological Feminism*. Routledge.
- Warren, K. J. (2000). *Ecofeminist philosophy : A western perspective on what it is and why it matters*. Rowman & Littlefield.
- Warren, K. J. (2009). Le pouvoir et la promesse de l'écoféminisme. *Multitudes*, 36(1), 170-176. <https://doi.org/10.3917/mult.036.0170>
- Warren, K. J., & Cheney, J. (1991). Ecological Feminism and Ecosystem Ecology. *Hypatia*, 6(1), 179-197. <https://doi.org/10.1111/j.1527-2001.1991.tb00216.x>
- Witt, C. (2011). What Is Gender Essentialism? In C. Witt (Éd.), *Feminist Metaphysics : Explorations in the Ontology of Sex, Gender and the Self* (p. 11-25). Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-90-481-3783-1_2

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien initial

Thèmes	Sous-thèmes	Questions
Introduction et présentation	Présentation	<p>Pouvez-vous vous présenter brièvement ?</p> <p>Comment vous identifiez-vous en termes de valeurs ? Vous considérez-vous comme appartenant au mouvement écoféministe ?</p> <p>Êtes-vous impliquée au sein des écoféminismes en termes d'activisme ? dans la recherche ?</p> <p>Vous intéressez-vous ou vous identifiez-vous à d'autres mouvements ?</p>
	Engagement écoféministe : entre militantisme et recherche	<p>Depuis combien de temps et comment êtes-vous impliquée dans le/autour du mouvement écoféministe ?</p> <p>→ Comment êtes-vous devenue une militante écoféministe ?</p> <p>Comment l'écoféminisme se rapporte-t-il à vos idées et actions ?</p> <p>→ Depuis combien de temps et dans quelle mesure vous intéressez-vous à l'écoféminisme sur le plan de la recherche ?</p> <p>Comment êtes-vous arrivée à vous pencher sur ce thème de recherche ?</p> <p>Pourriez-vous expliquer en quoi consiste le mouvement écoféministe et ce qui vous a amenée à vous y impliquer ?</p>
Écoféminisme : définition et historique	Définition de l'écoféminisme	<p>Qu'est-ce que l'écoféminisme ? Comment définiriez-vous ce mouvement, avec vos mots ? Quelle est votre compréhension personnelle du mouvement écoféministe ?</p> <p>Quelles sont les idées promues par l'écoféminisme ? les liens mis en lumière ?</p> <p>Quels sont les objectifs, modes d'action et revendications de l'écoféminisme ?</p>
	Histoire de l'écoféminisme	<p>Comment est né l'écoféminisme ? d'où vient-il ?</p> <p>Comment les idées écoféministes ont-elles évolué au fil de</p>

		<p>son histoire ? Pouvez-vous retracer brièvement l'histoire du mouvement écoféministe et ses principales évolutions au fil du temps ? Comment avez-vous vu le mouvement écoféministe évoluer depuis que vous vous y intéressez ?</p> <p>Quels sont les débats que vous avez pu observer au sein du mouvement ?</p>
<p>Mouvement écoféministe et essentialisme</p>	<p>Identité de genre et dualité femme-nature/homme-culture</p>	<p>Quelle est votre vision de potentiels liens entre femmes et nature au sein de l'écoféminisme ? Sont-ils réels et contingents ?</p> <p>→ Si oui, en quoi consistent-ils et comment s'affirment-ils concrètement ?</p> <p>→ Si non, pourquoi ?</p> <p>Comment considérez-vous la question du lien entre femme et nature, et celui entre homme et culture ? les oppositions mutuelles entre nature et culture, et entre femmes et hommes ? Quelles en sont les dynamiques et caractéristiques ?</p> <p>Comment le mouvement écoféministe aborde-t-il la question de l'identité de genre et de la diversité dans le mouvement ? Quelle est la place de la binarité de genre dans le mouvement ? Et de l'intersectionnalité ?</p>
	<p>Critique essentialiste</p>	<p>Comment définissez-vous l'essentialisme ? A-t-il un lien quelconque, pour vous, avec le mouvement écoféministe ?</p> <p>Avez-vous déjà été confrontée à une critique visant l'écoféminisme, le caractérisant d'essentialisme ? Quelle est cette critique essentialiste (à la fois interne et externe) au mouvement écoféministe ? Quels en sont les enjeux et implications ?</p> <p>Comment vous positionnez-vous vis-à-vis de cette critique essentialiste qui touche le mouvement écoféministe ? Quelle est votre vision concernant cette problématique ?</p>
	<p>Réponses à la</p>	<p>Comment considérez-vous la place des normes de genre liées</p>

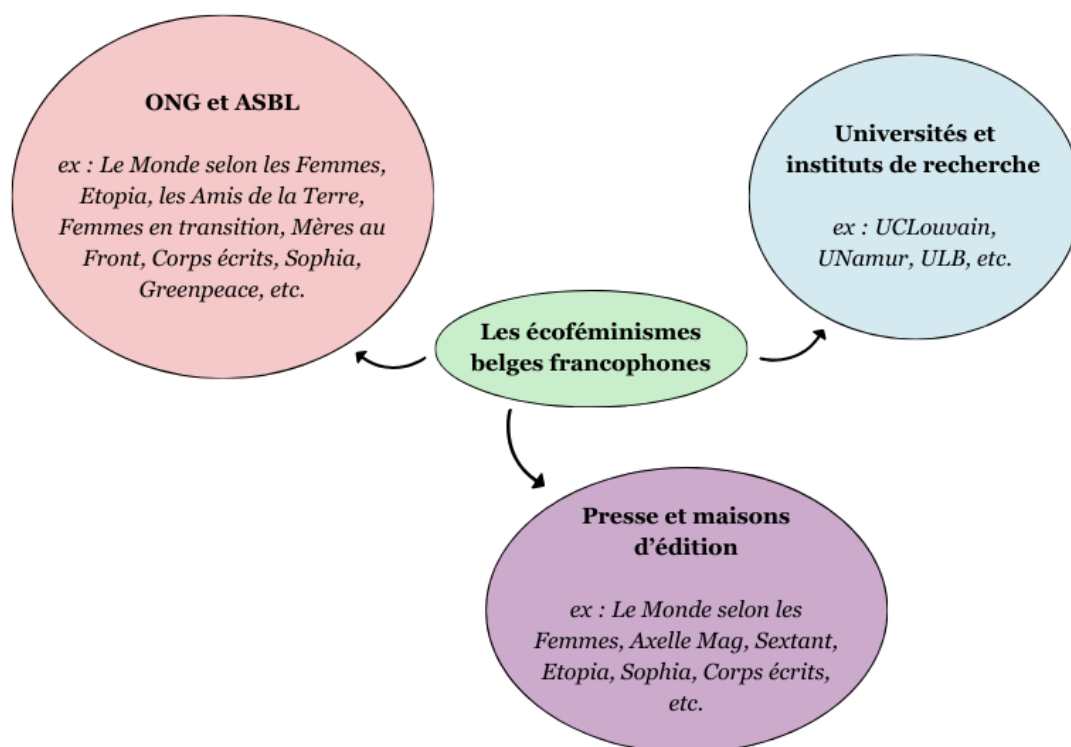
	<p>critique essentialiste</p>	<p>à la féminité et à la masculinité, dans les dynamiques de genre au sein de l'écoféminisme ? Comment répondez-vous à la critique essentialiste selon laquelle l'écoféminisme réduirait les femmes à leur rôle de « mère nature » et renforcerait ainsi les stéréotypes de genre ?</p> <p>Comment éviter de tomber dans des stéréotypes de genre ou de promouvoir des idées qui renforcent des normes sexistes ? Comment s'assurer que les actions écoféministes sont inclusives et respectent les différentes expériences vécues par les femmes ? Comment intégrer les perspectives intersectionnelles et les différences culturelles dans un travail écoféministe pour éviter les accusations d'essentialisme ?</p> <p>Comment pensez-vous que le mouvement écoféministe peut surmonter les critiques d'essentialisme pour atteindre ses objectifs féministes et environnementaux ?</p> <p>Comment approchez-vous les critiques d'essentialisme dans le mouvement écoféministe ? Permettent-elles d'améliorer les pratiques et idées, ou au contraire, représentent-elles un obstacle quelconque pour le mouvement ?</p> <p>Comment éduquer les autres sur les dangers de l'essentialisme et de la discrimination fondée sur le genre ?</p>
<p>Conclusion</p>		<p>Y a-t-il quelque chose que vous voudriez ajouter ?</p> <p>Quelles sont vos recommandations (pour le futur), vis-à-vis des mouvements écoféministes ?</p>

Annexe 2 : Tableau des personnes interrogées

Nom de l'interviewée	Fonction	Date de l'interview	Durée de l'interview	Approche
Jeanne	Professeure de philosophie et autrice	15/03/2023	45 min	Théorique
Claudine D.	Chargée de missions au Monde selon les Femmes, Co-présidente d'Etopia et Conseillère à la formation pour la FOPES (UCLouvain)	02/04/2024	54 min	Théorique et activiste
Claudine L.	Bénévole au Monde selon les Femmes	04/04/2024	1h12	Théorique et activiste
Lidia	Chargée de missions au Monde selon les Femmes	08/05/2024	48 min	Théorique
Mathilde	Animatrice en éducation permanente aux Amis de la Terre Belgique	07/06/2024	49 min	Théorique et activiste

Annexe 3 : Cartographie des écoféminismes belges francophones

Ce schéma propose une cartographie des écoféminismes en Belgique francophone. Si ces idées sont absentes des partis politiques, elles pénètrent, à la fois en termes de recherche théorique et de militantisme, les ONG et ASBL, les universités et instituts de recherche, et les maisons d'édition.



Résumé : Ce mémoire examine la portée de la critique d'essentialisme formulée à l'encontre des mouvements écoféministes. Par le biais d'une étude qualitative fondée sur une récolte de données par entretiens auprès d'actrices s'intéressant à l'écoféminisme en Belgique francophone, l'analyse a été réalisée par le biais d'une méthode de théorisation ancrée. Cela a permis de mettre en avant un rejet unanime, par les acteur·rices du mouvement, de la critique d'essentialisme fait à l'encontre de ce dernier. En évoquant les dimensions structurelle et intersectionnelle de l'écoféminisme, ainsi que sa volonté de renverser les cadres conceptuels traditionnels, il apparaît donc clair que les acteur·rices écoféministes refusent cette critique d'essentialisme, et invoquent une plus grande complexité de la réflexion.

Mots clés : écoféminisme, genre, environnement, essentialisme, reclaim.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad